

Tous mes meilleurs vœux pour cette nouvelle
année aux chers lecteurs de la revue L'Initiation et
aux sœurs et frères martinistes. Que la paix, la joie
et la charité soient en vous et avec vous

Luigi Lorenzo +

Chers lecteurs en espérant que notre revue L'Initiation
vous apporte encore en cette nouvelle année 1987 la lumière
que vous cherchez, nous vous souhaitons tous nos meilleurs vœux
"Paix, Amour et joie" en notre Seigneur Jésus-Christ.

Luigi Lorenzo +

Que, en cette année 1987, la Paix,
la Fraternité et l'Amour s'installent
pour toujours dans les cœurs et
dans les intelligences de tous ceux
qui en ont le désir sincère!

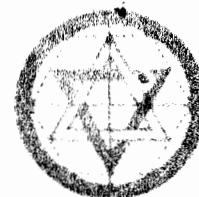
YFM+

CAHIERS DE DOCUMENTATION
ESOTERIQUE TRADITIONNELLE
ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (D' Gérard ENCAUSSE)
Réveillée en 1953 par le D' Philippe ENCAUSSE

Directeur : Michel LEGER
Rédacteur en Chef : Yves-Fred BOISSET

Editorial, par MARCUS	145
Du tombeau de Lénine à celui de Boris Godounov, par Henry BAC	148
Que dire à ceux qui ont perdu un être aimé ?, par Jean PRIEUR	152
Ceux qui nous précèdent : Richard Margairaz, par Michel LEGER	154
Blaise Pascal : Illumination et grâce (2 ^e partie), par Serge HUTIN	156
Il y a vingt-cinq ans..., par Georges COCHET	165
Rencontre avec Emile Besson, poème de Jean-Georges COCHET	167
Autour de la Didachè, par Jean-Elias BENAOR	168
L'Eglise primitive, par Emile BESSON	170
Les Livres	177
Anne-Catherine Emmerich, par Jacqueline ENCAUSSE	184
Entre Nous, par Emilio LORENZO, Président de l'Ordre	186
Vœux pour 1987	IV de couverture



L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION ESOTERIQUE
TRADITIONNELLE

5, rue Victor Considérant, 75014 PARIS
FRANCE

— 145 —

EDITORIAL

IN MEMORIAM Raymond ABELLIO

Au cours des longues veillées du début de l'hiver, je ne puis m'empêcher de penser aux amis qui ont quitté ce monde durant l'année et qui, pour la première fois, vont pouvoir fêter l'anniversaire de l'incarnation de Jésus dans la lumière du Verbe Lui-même. Raymond Abellio qui nous a quittés dans la nuit du 26 au 27 août est de ceux-là en ce 25 décembre 1986.

Je ne l'ai connu que tardivement après avoir lu toute son œuvre littéraire et philosophique. Il m'a fallu lire aussi ses trois volumes de mémoires (1) pour concevoir sa jeunesse, assez inimaginable aujourd'hui. Polytechnicien issu de la classe ouvrière, héritier ardent des idéologies du XIX^e et du début du XX^e siècle, apôtre passionné de justice sociale, il consacra en effet toute la première partie de sa vie à l'action politique, passant successivement, de sa sortie de la grande Ecole jusqu'à la fin de la dernière guerre, de l'extrême gauche à l'extrême droite avec un égal dévouement pour le bien public et le même désintéressement personnel...

Il ne fallut pas moins que toute la puissance de son esprit logique — et beaucoup de souffrances — pour le rendre lucide et disponible à l'appel de sa vocation profonde. Le charisme d'un penseur contemplatif, qu'il rencontre en 1943 et dont il fit son maître spirituel, fit le reste et provoqua ce qu'il devait appeler plus tard sa « deuxième naissance » (2). Une vie toute nouvelle commençait pour lui, faite de méditation et de recherche intérieure. C'est par l'écriture et la parole qu'il allait devenir pour nous et pour les générations montantes un guide efficace vers une nouvelle civilisation conforme à la LOI de la Création Continue dont la Révélation, elle-même continue, alimente perpétuellement la Gnose, toujours ancienne et toujours nouvelle, source inépuisable de toute Initiation spirituelle. Ce sera, nous pouvons l'espérer, la civilisation de demain.

L'œuvre écrite de Raymond Abellio ne comporte que quinze volumes, mais elle est immense. J'ai déjà eu par deux fois l'occasion d'y faire allusion ici (3). Un cahier de l'Herne (4) dirigé par Pierre Lombard avec le concours, entre autres, de Michel Camus, Yves Albert Dauge, Pierre Schaeffer, Charles Hirsch, Robert Gouiran, Marc Beigbeder et Antoine Faivre est à ma connaissance la seule œuvre critique importante qui lui a été consacrée et je vous y renvoie. Je n'en parlerai ici que du point de vue qui concerne — j'oserais

(1) Ma Dernière Mémoire (trois volumes) Gallimard.

(2) C'est à cette époque qu'il prit le nom de Raymond Abellio. Il était né Georges Soulès en 1907.

(3) N° 3 - 1981 - Vers un nouveau prophétisme. N° 1 - 1984 - Communications et Coopération.

(4) L'Herne - Raymond Abellio - Un volume 21x27, 428 pages.

**AMIS LECTEURS,
SI VOUS NE L'AVEZ DÉJÀ FAIT
N'attendez pas pour envoyer
le montant de l'abonnement annuel 1987**

(de Janvier à Décembre)

Merci !

Revue L'INITIATION

5, rue Victor Considérant, 75014 PARIS - FRANCE
Compte de Chèques Postaux : Paris 8288-40 U

- Administrateur : Monsieur Jean BRIEIN
9, rue du Cardinal Lemoine - 75005 PARIS
- Rédacteur en chef adjoint : MARCUS
- Secrétaire de rédaction : Jacqueline ENCAUSSI

Dépositaire général :

Ed. TRADITIONNELLES, 11, quai Saint-Michel, 75005 PARIS - Tél. 43 54 03 32



Les opinions émises dans les articles que publie L'INITIATION doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci. L'INITIATION ne répond pas des manuscrits communiqués. Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.



© Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

dire impérativement — ceux qui cheminent avec nous sur le Sentier.

**

Si dans ses romans Raymond Abellio aborde avec une lucidité parfois cruelle tous les vertiges de notre époque et particulièrement ceux du sexe, de l'art et de la mort, jamais il ne cesse d'y rayonner l'espoir. Nous y découvrons même que « le pire est parfois le visage secret du meilleur ».

Dans ses essais nous trouvons une autre source de réconfort. Les révélations spirituelles y sont inséparables de la pensée logique. A leur lecture, une nouvelle conception de notre environnement s'impose bientôt à nous comme un postulat : celui de l'interdépendance universelle. Dès lors se programment naturellement en nous les quatre étapes de la démarche initiatique telles qu'il les présente avant de les commenter dans ses « Approches de la Nouvelle Gnose » (5) :

I. Participation à l'harmonie des mondes spirituels malgré les faux prophètes.

II. Conscience de la Création toujours en marche — selon les nombres — qui fait passer l'humanité de l'esclavage à la liberté authentique déliant le temps et l'espace.

III. Libération des « Sept coupes de la colère » pour accéder au domaine spirituel supérieur.

IV. Purification de nos énergies par les forces conjuguées de la Foi et de la Raison.

La partie centrale de la route apocalyptique de Pergame à Laodicée (6) décrite par Saint Jean avec fulgurance s'offre dès lors à nous dans la paix des cœurs.

A l'interdépendance des règnes actuellement démontrée par l'écologie scientifique, ajoutons l'intersubjectivité des énergies créatrices et construisons une véritable Ecosophie où le courant des philosophes de l'Être et de l'Utilité (Aristote, Thomas d'Aquin, Descartes, Heidegger) se conjugue avec celui des philosophes de la Conscience et de la Vérité Intérieure (Platon, Bonaventure, Spinoza, Husserl). Toute opposition est surmontable quand les antagonismes sont transcendés par le spirituel. Pour rester un système ouvert à la Vie la connaissance ne doit pas s'institutionnaliser — tout système fermé aboutit à la mort —. L'ensemble de l'œuvre abellienne reste éclairée par une dialectique permanente. C'est un monde qui s'ouvre à la conjonction des extrêmes tout en restant toujours logique et où la connaissance la plus ancienne rejoint la science moderne la plus avancée. Son éthique est d'ordre métaphysique. Elle illustre aussi bien la pensée de Maître Eckart : « Ce ne sont pas nos actes qui nous sanctifient, c'est nous qui sanctifions nos actes », que celle de Spinoza : « Toute passion cesse d'être une passion dès que nous

nous en faisons une idée claire et distincte ». Le détachement y apparaît comme l'idéal de la Gnose.

C'est encore dans ces mêmes « Approches », qui réunissent des articles épars de revues philosophiques, des préfaces à des œuvres d'auteurs contemporains aussi divers que Malcolm de Chazal, Merleau Ponty, A. Barbault, ou d'auteurs anciens comme Meyrinck, Balzac ou Dówtowienki, que l'on peut trouver la meilleure introduction à son maître-ouvrage : la Structure Absolue. En voici les clefs majeures en quatre thèmes extraits du chapitre intitulé « Le Problème de la Transfiguration » :

« I. Une image ne vaut que par l'ensemble où elle est prise mais... elle n'est juste que si elle n'est pas seulement le produit d'un rapport mais l'émergence d'une proportion.

II. La connaissance en tant que mise en œuvre des proportions : la structure absolue et la genèse de la transfiguration.

III. La génétique de la transfiguration permet de dégager les règles d'une nouvelle logique qui est effectivement la logique imaginative... qui est aussi un nouveau pouvoir et par conséquent une nouvelle gnose.

IV. Cette nouvelle logique permet enfin, en rapportant tout « progrès » à la seule intensification de la conscience et de son pouvoir transfigurant, de dissiper le confusionnisme des théories linéaires de l'évolution ».

Ces quelques extraits peuvent donner une idée de la joie et de la satisfaction intérieures que peut y trouver celui qui découvre « par un autre chemin » (Matt. 11-12) la vérité exprimée jadis par le Yi-King (Livre des Transformations).

La vie — d'une ligne assumptionnelle exemplaire — et l'œuvre de Raymond Abellio dont le rayonnement spirituel ne fait que commencer, nous apparaissent comme une fantastique et harmonieuse synthèse de toutes les potentialités créatrices de l'homme. Message de paix intérieure virilement et lucidement conquis, elles constituent en même temps un message d'espoir : Ne témoignent-elles pas du Règne, de la Puissance et de la Gloire de la Conscience Créatrice Universelle à l'œuvre dans les cycles générateurs de notre monde et contre laquelle toutes les forces malignes, si intelligentes soient-elles, ne pourront jamais prévaloir depuis l'incarnation humaine de celui qui nous a appris l'Oraison Dominicale ?

Gloire à Raymond Abellio, chantre de tous les inéluctables combats intérieurs dont les victoires s'appellent Liberté, Conscience de Soi et Créativité !

Le 25 décembre 1986.

Avec tous mes vœux pour nos fidèles lecteurs.

MARCUS

(5) Un volume - Collection les Essais - Gallimard.

(6) Cf. N° 4, Initiation 1983 : L'Apocalypse.

Du tombeau de LÉNINE □ à celui de Boris GODOUNOV

par Henry BAC

Sur la place Rouge, le tombeau de Lénine n'est-il pas le plus souvent le but principal de tout visiteur arrivant à Moscou ?

En 1955, au temps du culte de la personnalité, le corps de Staline s'offrait aussi aux regards du public pénétrant à l'intérieur du mausolée.

Puis, l'année suivante, l'auréole stalinienne cessa de briller et, enseveli dans un cercueil, le successeur de Lénine repose sous la terre, comme ceux d'autres grands dirigeants soviétiques, en un enclos réservé le long du Kremlin.

Pour les jeunes générations en U.R.S.S., l'anti-religion subit une régression. Il y a pour elles une sorte de transfert de la foi.

C'est à quoi nous pensions en 1955 devant le mausolée de la place Rouge.

Une foule s'alignait, longeant les remparts, s'étendant jusqu'aux jardins au loin près d'un carrefour. Elle augmentait sans cesse. Ainsi, en toute saison, durant des heures, elle attend puis progresse lentement jusqu'au bloc de granit rouge de Sibérie où repose le nouveau dieu mort.

En dépit des principes égalitaires nous fûmes placés en avant de la file des pèlerins, pas tout à fait en tête, car une délégation d'Asiatiques du Sud porteurs d'une splendide couronne nous précédait.

Deux soldats en armes, jeunes, figés en des poses hiératiques, gardaient l'entrée.

Puis commença notre descente, par un escalier rude, treize marches, à nouveau encore treize marches, en respirant un air glacial, dans la pénombre, le long des blocs de marbre.

Au bout du couloir apparut, baignée d'une lumière rouge, la crypte où veillaient, en armes, des militaires immobiles.

Les deux corps reposaient dans une clarté qu'ils semblaient eux-mêmes dispenser.

Lénine, allongé, semblait comme venant de s'endormir, le front haut, les yeux un peu bridés, le poing droit fermé, immatériel et pourtant volontaire. A sa gauche, Staline, le visage détendu, fascinait, dégageant une intense impression de présence.

Nous l'imaginions comme un homme lourd. Il nous étonna par la finesse de ses traits. Ses cheveux, légèrement ondulés, plaqués en arrière, un sourire à peine esquissé au coin des lèvres, il paraissait devoir bientôt s'éveiller, plein d'une force sereine.

La perfection de la mise en scène, le dosage des éclairages, les gardiens attentifs, l'atmosphère glaciale, la profondeur de la crypte, le recueillement des visiteurs contribuaient à faire éprouver le choc d'un spectacle d'une grandeur incontestable.

Et surtout cette science millénaire de l'embaumement que les Russes ont perfectionnée.

On nous pria de sortir pour laisser la place aux visiteurs qui attendaient depuis longtemps.

Nous avions craint, avant la descente au fond du mausolée, la déception éprouvée après la vision d'un autre conquérant, qui tint autrefois entre ses mains un vaste empire : François Pizarre. Il gisait au Pérou, en son cercueil de verre de la cathédrale de Lima, sous l'aspect d'une momie recroquevillée auprès de laquelle passait, en cette capitale fondée par lui, un public indifférent.

Lénine et Staline, encore visible en 1955, prenaient, hors d'atteinte des passions humaines, une force insouçonnée. Ils survivaient et le peuple, auquel ils firent enseigner l'athéisme, vient à leur tombeau puiser une foi nouvelle.

On arrive là même des plus lointaines républiques de l'Union soviétique : des Ousbeks en sarreau multicolore, des montagnards du Caucase, des Ukrainiens en robes brodées, des Turkmènes avec leur énorme coiffe, des bouddhistes de la république autonome bouriatio-mongole se trouvent parmi la cohue des pèlerins.

Il y a surtout beaucoup de jeunesse, une jeunesse enthousiaste offrant un terrain propice à la croissance religieuse. Et, si elle échappe le plus souvent à l'emprise d'une Eglise qui commence à renaître, elle veut satisfaire, par un pèlerinage au mausolée, des aspirations mystiques. Elle vient là en toute liberté, spontanément. Il n'existe nulle contrainte pour amener la foule à défilé ainsi sur la place Rouge.

En ce pays où l'on enseigne l'athéisme, l'homme éprouve le besoin d'une renaissance spirituelle.

A Moscou près de la Poste Centrale, nous avons remarqué une chapelle où nous entrâmes. Une assistance recueillie s'offrait à nos regards. On y célèbre, à toute heure, des offices devant une icône miraculeuse de la Vierge.

La liberté du culte existe incontestablement en Union Soviétique. Nous précisons que cette liberté ne s'étend qu'à l'intérieur de l'édifice religieux. Les processions lointaines, les conférences, l'envoi au dehors de bulletins paroissiaux, l'enseignement du catéchisme hors du temple restent rigoureusement interdits.

L'article 13 de la Constitution de 1918 spécifie qu'elle reconnaît à tous les citoyens la liberté de pratiquer les cultes religieux, et la liberté de la propagande religieuse et anti-religieuse. Mais le texte, révisé en 1929, supprime la liberté de la propagande religieuse, laissant substituer uniquement cette liberté pour la propagande anti-religieuse.

Il existe, pour les paroisses, une interdiction de créer des coopératives, des fonds d'entraide, des expositions d'images ou objets religieux. La loi concerne non seulement les églises orthodoxes, mais aussi tous les autres temples chrétiens, les synagogues et, surtout en Asie, une multitude de mosquées. Tous les édifices religieux sont nationalisés.

Le Kremlin laisse gérer, sans y mettre le nez, les biens mystérieusement considérables de l'Eglise. L'Etat ne verse rien. Les contributions des fidèles représentent des sommes très importantes.

Certes Moscou n'est plus, comme on le disait du temps des

Tsars, la ville aux quarante fois quarante églises. Mais on peut y trouver encore une soixantaine de chapelles orthodoxes à la disposition des fidèles ainsi que des édifices religieux pour d'autres cultes.

En court séjour à Sochi, la plus élégante des stations balnéaires de la mer Noire, une église orthodoxe, à proximité de la gare, semblait bénéficier d'une grande affluence. Comme nous nous étonnions auprès d'un desservant de cette paroisse d'un tel mouvement de piété, il répondit qu'en ce lieu de villégiature beaucoup de vacanciers s'empressent de se mettre en règle avec la religion sans craindre les regards souvent malveillants des voisins de leur domicile habituel.

Après l'observation des files d'attente devant le tombeau de Lénine, il convenait de retrouver l'ambiance mystique d'avant la Révolution.

Le sanctuaire de Saint Serge attire toujours les foules.

A soixante dix kilomètres de Moscou, sur une colline dominant la cité industrielle de Zagorsk, s'étend la Trinité Saint Serge, grand monastère entouré de murs blancs à créneaux. Des édifices aux teintes de pastel gris pâle et d'or semblent féériques en se détachant des frondaisons de bouleaux et de hêtres. Dominant cet ensemble, se dressent les cinq dômes, d'un bleu sombre, de la Cathédrale de l'Assomption avec son clocher blanc et rose à cinq étages, évocateurs de l'art véritablement typique de la construction de la Sainte Russie.

Une multitude joyeuse de pèlerins se répandait vers les églises et les musées. De vieilles femmes aux têtes couvertes coudoyaient des jeunes filles souvent vêtues avec élégance. Des habitants de Moscou se mêlaient à des provinciaux venus parfois de très loin. Nous fîmes connaissance avec une universitaire de Tachkent pré-nommée Olga.

Des chants liturgiques retentissaient de diverses églises. Certains visiteurs, une bouteille vide à la main, se rangeaient en file pour faire remplir leurs récipients de l'eau d'une source dite miraculeuse découverte par Saint Serge, puis les uns et les autres sollicitaient la bénédiction du moine chargé de les accompagner et lui baisaient ensuite la main.

A l'intérieur de l'église où officiait le Patriarche, au milieu des robes somptueuses du clergé, la châsse d'argent massif offerte par Ivan le Terrible et contenant les reliques de Saint Serge, illuminée par un grand nombre de cierges, éblouissait les fidèles en prière. Les chœurs formaient un merveilleux ensemble. Les accents inouis de leur musique dégageaient une ambiance fascinante. Nous nous trouvions comme transportés en un rêve plein de magnificence. Nous restions, à l'issue de cette cérémonie, une fois au dehors, sous l'impression de revenir d'un autre monde.

Dans un pays où l'athéisme fait partie de l'enseignement, un peuple venu souvent de régions lointaines, animé par une foi robuste et ardente, participait aux offices religieux. Il envahissait ensuite les cours, les musées et les jardins.

En cet immense monastère, si caractéristique de l'art russe du moyen-âge, nous avons vu les foules extasiées.

Dans ce cadre religieux s'élèvent des cathédrales, celle de la Trinité Saint-Serge et celle de l'Assomption, diverses chapelles et un extraordinaire ensemble d'icônes parmi lesquelles la Sainte Trinité d'André Roublev.

Les musées contiennent la plus belle collection d'objets d'art sacré de la Sainte Russie et d'anciennes étoffes françaises, italiennes, syriennes, turques et de remarquables tissus antiques du pays.

Olga, visitant avec nous le monastère, déclara : « cherchant la « vérité absolue, qui ne dépendrait d'aucun critère relatif, je « débouche naturellement sur Dieu. Aussi, fort discrètement pour ne « pas me voir congédiée de l'Université, je me suis approchée de la « religion orthodoxe. Je ne savais rien de son culte. J'ai découvert « une Eglise liée à la tradition et à l'esprit de mon peuple. Je reste « bouleversée par la beauté des offices orthodoxes et aujourd'hui je « ne voulais plus quitter la cathédrale après la liturgie. Il me sem- « blait que j'abandonnais le Paradis pour l'Enfer. Mon cheminement « vers le Divin est typique du monde intellectuel soviétique. Des « amis professeurs en Asie Centrale et d'autres à Moscou vinrent « à Dieu après un parcours du nihilisme total, après avoir suspecté « toutes les valeurs. En délaissant le passé athéiste de leurs parents « et de leur enseignement primitif, ils parviennent comme moi à une « liberté absolue de pensée ».

Olga s'empressa d'ajouter : « Il y a une dizaine d'années, nos « églises n'étaient fréquentées que par les plus humbles, surtout de « vieilles femmes, et de très rares intellectuels. Maintenant la « situation change. On voit, à travers la Russie, des jaillissements « de religiosité. Des prêtres de campagne m'ont dit que les paysans « font baptiser leurs enfants et répondent fièrement à la question : « croyez-vous en Dieu ? par un vibrant « oui, je crois ». Le respect « pour le culte orthodoxe grandit et nous, femmes, pouvons jouer « là un grand rôle ».

En marchant avec elle, nous arrivâmes près d'une grande pierre tombale, d'une simplicité rigoureuse, ombragée par des bouleaux. Là repose Boris Godounov. Après la mort des tsars dont il fut conseiller, il refusa le trône de Russie. Il s'était retiré humblement dans un couvent. Une procession populaire avec bannières et icônes le supplia d'accepter le fardeau de la couronne. Il céda enfin. Il régna, sut ouvrir son pays à la civilisation occidentale et combla de bienfaits les paysans.

Devant ce tombeau, nous nous sentions comme réunis en un puissant égrégore. Olga se mit à genoux, fit une courte prière et dit en se relevant : « J'ai trouvé ici un supplément d'âme ».

Henry BAC

Que dire à ceux qui ont perdu un être aimé ?

par Jean PRIEUR

Vous leur direz ce qui suit :

Celui que vous avez perdu n'est pas mort, il est passé par la résurrection immédiate, il est déjà ressuscité.

Résurrection, ressuscité, ne faisons pas de contresens sur ces mots : il ne s'agit pas de destruction, suivie de réanimation, mais de passage de la forme de vie que nous connaissons à une autre forme de vie sur laquelle la lumière se fait peu à peu.

Passage, c'est en effet le meilleur terme pour désigner la mort ; il caractérise bien les différentes étapes de ce processus : passage du corps spirituel à travers le corps physique qu'il abandonne définitivement. Le mot « trépassé » a beaucoup vieilli ; c'est dommage, car il rend bien compte de l'événement.

Celui que vous pleurez est passé du monde limité au monde illimité, de la pénombre à la lumière, du règne de la quantité au règne de la qualité. Il est passé sur l'autre rive du fleuve de la vie. Le voici sous un autre climat, contemplant d'autres paysages, éclairés par un autre soleil.

Celui que vous croyez perdu est parti pour un autre pays pas tellement lointain, situé sur un autre continent où vous n'avez pas le droit de vous rendre pour l'instant, mais sur lequel vous pouvez, vous devez, vous documenter.

S'il était parti pour la Chine, vous liriez des ouvrages traitant de cette contrée, vous consulteriez des guides et des cartes afin de le suivre par la pensée. C'est d'ailleurs ce que vous faites, vous qui lisez Papus ou Monsieur Philippe.

Il est ressuscité après une période plus ou moins longue de sommeil. D'où ces paroles du Christ : la petite fille dort... Lazare, notre ami, dort.

Ce repos, cette inconscience sont nécessaires à l'âme traumatisée par la maladie, l'accident, l'agonie.

La durée de ce sommeil varie selon les personnes ; en général, les jeunes en sortent rapidement et s'élancent avec joie vers la vie nouvelle.

Celui que vous croyez avoir perdu est entré dans le monde intermédiaire ainsi nommé parce qu'il s'étend entre la Terre et le Ciel, entre le monde physique et le monde ultra-physique ou métaphysique.

Certains auteurs parlent du monde naturel et du monde spirituel, comme s'il y avait opposition entre naturel et spirituel. Or, le spirituel fait partie intégrante de la nature. Le spirituel est simplement un autre aspect, l'aspect fondamental de la nature. On peut employer pour le désigner le terme « surnaturel », à condition de l'écrire

« sur-naturel » : au-dessus de la nature, mais non contraire à la nature ; au-dessus de la nature comme le Ciel est au-dessus de la Terre, comme les branches de l'arbre sont au-dessus de ses racines.

Les racines, ce sont les pensées, les paroles et les actes de la vie présente. Les branches parées de feuilles, de fleurs et de fruits, ce sont les conséquences dans la vie future. Les racines, c'est ce qui est caché. Les feuilles, les fleurs et les fruits, c'est ce qui est visible. Autrement dit, nos motivations profondes, notre être véritable, ne sont révélés que dans l'autre monde où l'hypocrisie est impossible, où tout être et toute chose sont manifestes et manifestés.

Celui auquel vous pensez est donc entré dans ce monde connu depuis toujours, ce monde que l'Eglise catholique nomme (ou nommait) « Purgatoire », lieu de purification ; le Nouveau Testament et les philosophes grecs, « Hadès » ; les Tibétains, « Bardo » : « bar » entre, « do » deux ; les Egyptiens, « Amenti », la « belle Amenti » ; les Celtes, « Abred » ; les Occultistes, « Astral », avec la nécessaire distinction entre l'astral inférieur et l'astral supérieur ; Swedenborg, « le monde des esprits », avec cette précision qu'il n'est ni l'Enfer, ni le Ciel, mais un lieu de préparation à l'un ou à l'autre.

Celui que vous croyez perdu est entré dans la vraie vie ; il est plus vivant que jamais.

Jean PRIEUR

Tous ces thèmes sont développés par Jean PRIEUR dans son nouveau livre *La nuit devient lumière*. Editions Astra, 10, rue Rochambeau, 75009 Paris.



Richard MARGAIRAZ

CEUX QUI NOUS PRECEDENT...

Un adieu qui n'est qu'un "au revoir"à Richard MARGAIRAZ

Notre Frère Richard Margairaz nous a devancés sur la Voie de Lumière en avril dernier. Toutes nos plus sincères condoléances à sa chère épouse Marcelle Margairaz.

NOTRE ORDRE VENERABLE EST EN DEUIL

Sa dépouille a été rendue à la terre mercredi 16 avril 1986, après des obsèques religieuses suivant le rite protestant.

Notre frère Richard, Initiateur à l'Ordre Martiniste, avait consacré des heures de travail intelligent à notre idéal en contribuant personnellement à l'extension de notre Ordre. Tout particulièrement, il avait assuré l'administration de la revue « L'Initiation » de 1972 à 1980. Il en avait assuré la gestion financière, avait humblement imprimé des centaines d'étiquettes, avait tenu à jour le fichier des abonnés et avait écrit des centaines de lettres à ces mêmes abonnés.

Suisse de naissance mais Français de cœur, les services qu'il rendit à l'Ordre Martiniste sont toujours présents dans nos mémoires et dans nos cœurs. Grâce à lui, nous avons pu profiter d'un Temple, dans le 9^e arrondissement de Paris, rue du Cardinal Mercier, dans lequel se déroulaient des réunions de cercles, de groupes et se tenait la bibliothèque ; grâce à ce local nous avons pu redonner vie pour quelques années au « Groupe Indépendant d'Etudes Esotériques » où nous accueillâmes de nombreuses personnes.

J'ai eu la joie et l'honneur de rencontrer notre Frère bien aimé avec son épouse Marcelle Margairaz ; j'ai eu l'occasion d'apprécier sa parfaite discrétion, sa bonhomie et de rencontrer un fervent admirateur de Monsieur Philippe.

Notre frère nous a quittés après avoir supporté avec un admirable courage les dures épreuves imposées par une très grave et longue maladie.

Au nom de tous, je te salue et je te redis notre douloureuse émotion et notre profonde affection, ainsi qu'à notre chère Sœur Marcelle Margairaz. Paix à toi, mon grand Frère.

Adieu...

Ton F Michel LEGER,
Directeur de la revue

Blaise PASCAL : **ILLUMINATION et GRÂCE***

par Serge HUTIN
Docteur ès Lettres

Pour Pascal, la fonction rédemptrice assumée par le Verbe (la seule Personne de la Trinité, indissociable des deux autres) n'est pas seulement fondamentale pour le salut, pour la réintégration de l'homme, elle joue aussi à l'échelle du monde dans son ensemble :

Sans Jésus-Christ le monde ne subsisterait pas, car il faudrait, ou qu'il fût détruit, ou qu'il fût comme un enfer (1).

Et Pascal reprochera à la philosophie cartésienne, dont il s'était pourtant nourri, dans sa période scientifique, de faire totale abstraction non seulement d'une telle mission de Jésus-Christ à l'échelle cosmique mais de nier toute présence active de Dieu dans sa création : **Je ne puis pardonner à Descartes ; il aurait bien voulu, dans toute sa philosophie, pouvoir se passer de Dieu ; mais il n'a pu s'empêcher de lui faire donner une chiquenaude, pour mettre le monde en mouvement : après cela, il n'a plus que faire de Dieu** (2).

Revenons encore à cette imperfection foncière qui caractérise inexorablement la condition humaine. Elle se manifeste tout spécialement aussi dans les limites et erreurs des moyens de connaissance dont l'esprit humain dispose :

L'homme n'est qu'un sujet d'erreur, naturelle et ineffaçable sans la grâce. Rien ne lui montre la vérité. Tout l'abuse ; ces deux principes de vérités, la raison et les sens, outre qu'ils manquent chacun de sincérité, s'abusent réciproquement l'un l'autre (3).

Pascal ne manque pas de dénoncer aussi les erreurs et méfaits qui sont imputables à notre imagination :

C'est cette partie décevante dans l'homme, cette maîtresse d'erreur et de fausseté, et d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours, car elle serait règle infaillible de vérité, si — elle l'était infaillible — du mensonge (4), mais étant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant du même caractère le vrai et le faux (5).

Suit cette remarque si pertinente sur la force de la suggestion imaginative :

(*) La première partie de cet article a été publiée dans le n° 3 de 1986, pages 105 à 113.

(1) *Pensées*, VIII, 1.

(2) *Pensées*, II, 10. On trouve pourtant aussi chez Descartes la doctrine (que semblait oublier Pascal) de la **création continue** du monde.

(3) *Pensées*, II, 16.

(4) Il s'agirait alors de l'intuition juste.

(5) *Pensées*, II, 15.

Le plus grand philosophe du monde, sur une planche plus large qu'il ne faut, s'il y a au-dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra. Plusieurs n'en sauraient soutenir la pensée sans pâlir et suer (6).

D'où, constatation d'évidence :

L'imagination dispose de tout ; elle fait la beauté, la justice et le bonheur, qui est le tout du monde (7).

Mais — fait remarquer l'auteur des *Pensées* — ne s'avérerait-il pas nécessaire de faire appel, pour rendre pleinement compte de l'exacte étendue possible de la connaissance, de postuler — c'est la théorie développée par l'auteur des *Pensées* — trois sortes, trois modes, trois ordres (c'est le terme employé) hiérarchisés de connaissance ?

Nous connaissons la vérité, non seulement par la raison, mais encore par le cœur ; cette de cette dernière sorte que nous connaissons les premiers principes, et c'est en vain que le raisonnement qui n'y a point de part essaye de les combattre (...) Car la connaissance des premiers principes, comme qu'il y a espace, temps, mouvement, nombres (est) aussi fermes qu'aucune de celles que nos raisonnements nous donnent. Et c'est sur ces connaissances du cœur et de l'instinct qu'il faut dire que la raison s'appuie, et qu'elle y fonde tout son discours. (Le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace, et que les nombres sont infinis ; et la raison démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres carrés dont l'un soit double de l'autre. Les principes se sentent, les propositions se concluent ; et le tout avec certitude, quoique par différentes voies) (8).

D'où cette conclusion :

Le cœur a son ordre ; l'esprit a le sien, qui est par principe et démonstration ; le cœur en a un autre. On ne prouve pas qu'on doit être aimé, en exposant d'ordre les causes de l'amour ; cela serait ridicule (9).

Et Blaise Pascal de constater :

C'est le cœur qui sent Dieu et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi : Dieu sensible au cœur, non à la raison (10).

Revenons au long fragment célèbre des *Pensées* sur les **trois Ordres**. On y trouve ces lignes :

Il y a trois ordres de choses : la chair, l'esprit, la volonté. Les charnels sont les riches, les rois ; ils ont pour objet le corps. Les curieux et savants : ils ont pour objet l'esprit. Les sages : ils ont pour objet la justice.

Dans cet édifice aux trois étages superposés, c'est Dieu qui coiffera la forme supérieure de connaissance. Toujours dans le même fragment, Blaise Pascal s'écrie : **Dieu doit régner sur tout, et tout se rapporter à lui**. Sans l'intervention divine, la sagesse serait impossible, inexistante :

Le lieu propre à la superbe est la sagesse : car on ne peut accorder à un homme qu'il soit rendu sage, et qu'il a tort d'être glorieux ; car cela

(6) Même passage des *Pensées*.

(7) *Ibid.*

(8) *Pensées*, fragment étendu **les trois ordres**.

(9) *Ibid.*

(10) *Pensées*, IV, 27.

est de justice. Aussi Dieu seul donne la sagesse ; et c'est pourquoi : qui gloriatur in Domino gloriatur, « qui s'en glorifie s'en glorifie dans le Seigneur » (11).

D'où l'absurdité à prétendre juger au nom de la raison un domaine qui le dépasse par nature. Et Pascal ne cessera de revenir pour ce propos à l'importance — qui prend une dimension vraiment cosmique — attribuée au rôle concret, existentiel, du Christ :

Jésus est dans un Jardin, non de délices comme le premier Adam, où il se perdit et tout le genre humain, mais dans un de supplices, où il s'est sauvé et tout le genre humain. Il souffre cette peine et cet abandon dans l'horreur de la nuit.

(On voit que Pascal, en ce qui concerne la mort de Jésus sur la Croix, la considérait comme une immolation pour tous les hommes — et s'écartait donc du jansénisme strict).

Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde : il ne faut pas dormir pendant ce temps-là (12).

Cette lumière christique n'est pas lointaine, coupée du monde et d'un contact direct accessible à l'âme fervente du croyant : **Console-toi, tu ne me cherchais pas, si tu ne m'avais trouvé (13).**

Jésus, c'est donc bien le Médiateur, le Réparateur. C'est bien pourquoi **la voie cardiaque** (comme nous le dirions dans le langage cher à notre tradition martiniste) ne pourrait se réduire, être éliminée, se dissoudre dans un examen des vérités religieuses par la raison — et pourquoi donc le christianisme dépasse dans les perspectives spirituelles pascaliennes le domaine de l'historicité (14).

LA VISION DES DEUX INFINIS

Il est, parmi les plus longs des textes du manuscrit des **Pensées**, un fragment particulièrement célèbre : celui intitulé **Les deux infinis**. Il n'y s'agit pas du tout d'un raisonnement, d'une démonstration rationnelle, mais de la description vivante et précise d'une expérience illuminatrice (où se mêlèrent insondable effroi et merveilleux émerveillement) vécue un jour par Blaise Pascal lui-même.

Mais relisons attentivement le texte superbe, de notre illuminé chrétien :

Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant (15) qu'il (l'homme) recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron (insecte minuscule, à peine perceptible) lui offre (16) dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang

(11) **Pensées**, même fragment sur les **trois ordres**. Et nous pourrions rappeler la théorie célèbre de Malebranche, celle suivant laquelle nous voyons toutes choses en Dieu...

(12) **Pensées**, long fragment **Le mystère de Jésus**.

(13) **Ibid.**

(14) Règne du relatif. Cf. **Pensées**, IV, 35 : **La perpétuité : nulle religion n'a la perpétuité**. Plus exactement : le christianisme, seule parmi les religions, a valeur d'universalité. On peut, certes, ne pas être d'accord (voir, par exemple, les perspectives traditionnelles de René Guénon).

(15) Aussi vertigineux que le vertige qui naît d'une méditation sur l'immensité Incommensurable de l'espace astronomique, de l'**infiniment grand**.

(16) Grâce au microscope.

dans ces veines, des humeurs dans ce sang, de gouttes dans ces humeurs, des vaveurs dans ces gouttes ; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces, ses conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours ; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je veux lui peindre non seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, dans la même proportion que le monde visible ; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné ; et trouvant encore dans les autres la même chose sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes dans leur petitesse, que les autres par leur étendue ; car qui n'admira que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard du néant où l'on ne peut arriver ?

Qui se considérera de la sorte s'effraiera de soi-même, et, se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ces merveilles ; et je crois que sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable, également incapable de voir le néant d'où il est tiré et l'infini où il est englouti.

Que fera-t-il donc, sinon d'apercevoir (quelque) apparence du milieu des choses ; dans un désespoir éternel de connaître ni leur principe, ni leur fin ? Toutes choses sont sorties du néant et portées jusqu'à l'infini. Qui suivra ces étonnantes démarches ? L'auteur de ces merveilles les comprend. Tout autre ne le peut faire.

(On aura remarqué l'extraordinaire anticipation intuitive, chez Pascal, de cette théorie contemporaine qui fera de l'atome un système solaire en réduction avec le noyau assimilable au soleil et les électrons assimilables aux planètes.)

Manque d'avoir contemplé ces infinis, les hommes se sont portés témérairement à la recherche de la nature, comme s'ils avaient quelque proportion avec elle. C'est une chose étrange qu'ils ont voulu comprendre les principes des choses, et de là arriver jusqu'à connaître tout, par une présomption aussi infinie que leur objet. Car il est sans doute qu'on ne peut former ce dessein sans une présomption ou sans une capacité infinie, comme la nature.

Quand on est instruit, on comprend que la nature ayant gravé son image, et celle de son auteur dans toutes choses, elles tiennent presque toutes de sa double infinité. C'est ainsi que nous voyons que toutes les sciences sont infinies en l'étendue de leurs recherches (17).

Et Pascal d'en inférer :

L'étendue visible du monde nous surpasse visiblement, mais comme c'est nous qui surpassons les petites choses, nous nous croyons plus

(17) **Pensées**, fragment étendu **Les deux infinis**.

capables de les posséder, et cependant il ne faut pas moins de capacité pour aller jusqu'au néant que jusqu'au tout ; il la faut infinie pour l'un et l'autre ; et il me semble que qui aurait compris les derniers principes des choses pourrait aussi arriver jusqu'à connaître l'infini. L'un dépend de l'autre, et l'un conduit à l'autre. Ces extrémités se touchent et se réunissent à force de s'être éloignées, et se retrouvent en Dieu et en Dieu seulement ⁽¹⁸⁾.

Connaissions donc notre portée ; nous sommes quelque chose, et ne sommes pas tout ; ce que nous avons d'être nous cherche la connaissance des premiers principes, qui naissent du néant ; et le peu que nous avons d'être nous cache la vue de l'infini ⁽¹⁹⁾.

Il serait difficile d'imaginer vision plus grandiose, plus totale, plus vertigineuse aussi de l'univers, vertigineuse puisqu'elle nous confronte, lors d'une « descente » jamais achevée, à une enfilade de mondes incensants, dont les particules élémentaires deviennent à leur tour le soleil et les planètes d'un autre système ; et ceci à l'infini. Mais la « montée » s'avèrerait tout aussi vertigineuse puisque notre système solaire ne serait autre chose qu'un atome, parmi tant d'innombrables autres, d'un système se situant à un degré au-dessus de l'échelle, et ceci aussi à l'infini quand on tend, d'une manière asymptotique vers l'infiniment petit. Vision illuminatrice, mais qui suscite un vertige métaphysique :

...nous brûlons de désir de trouver une assiette ferme, et une dernière base constante pour y édifier une tour qui s'élève à l'infini, mais tout notre fondement craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes.

Ne cherchons donc point d'assurance et de fermeté. Notre raison est toujours déçue par l'inconstance des apparences ; rien ne peut fixer le fini entre les deux infinis, qui l'enferment et le fuient ⁽²⁰⁾.

Ce n'est pas du tout vision d'un monde qui serait absurdité gratuite, l'absence même d'organisation. Au contraire, l'univers forme un ensemble incommensurable pour notre perception, mais qui est enchaînement implacable reflétant un ordre rigoureux :

...Les parties du monde ont toutes un tel rapport et un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connaître l'une sans l'autre et sans le tout (...).

Donc toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiates et immédiates, et toutes s'entretenant par un bien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus que de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties ⁽²¹⁾.

Une tradition orale, recueillie par les amis de Pascal, disait que celui-ci, depuis sa grande illumination, voyait sans cesse un abîme vertigineux s'ouvrir à sa gauche.

Mais il n'y a pas que le vertige cosmologique : il ne faudrait jamais oublier, nous rappelle Pascal, l'existence des trois ordres, des trois niveaux de connaissance :

La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle.

(18) Ces lignes évoqueraient la notion de maximum (l'infiniment grand) et de minimum (l'infiniment petit), qui se trouvaient développées tout à la fin du 16^e siècle, par Giordano Bruno, philosophe rosicrucien.

(19) Ibid.

(20) Passage extrait du même long passage *Les deux infinis*.

(21) Toujours dans les *Pensées*, au fameux passage : *Les deux infinis*.

Tout l'éclat des grandeurs n'a point de lustre pour les gens qui sont dans les recherches de l'esprit.

La grandeur des gens d'esprit est invisible aux rois, aux riches, aux capitaines, à tous ces gens de chair.

La grandeur de la sagesse, qui n'est nulle sinon de Dieu est invisible aux charnels et aux gens d'esprit. Ce sont trois ordres différents de genre ⁽²²⁾.

C'est pourquoi il faudrait bien se garder, par exemple, de prétendre juger le Verbe incarné suivant les critères de notre raison trop vite triomphante :

Il est bien ridicule de se scandaliser de la bassesse de Jésus-Christ, comme si cette bassesse ⁽²³⁾ était du même ordre, duquel est la grandeur qu'il venait de faire paraître. Ou'on considère cette grandeur-là dans sa vie, dans sa Passion, dans son obscurité, dans sa mort, dans l'élection (le choix) des siens, dans leur abandon (Jésus abandonné, renié même par ses disciples), dans sa secrète résurrection, et dans le reste, on la verra si grande, qu'on n'aura pas sujet de se scandaliser d'une bassesse qui n'y est pas.

Mais il y en a qui ne peuvent admirer que les grandeurs charnelles, comme s'il n'y en avait pas de spirituelles ; et d'autres qui n'admirent que les snirituelles, comme s'il n'y en avait pas d'infiniment plus hautes dans la sagesse.

Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes, ne valent pas le moindre des esprits, car il connaît tout cela, et soi ; et les corps rien.

Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions, ne valent pas le moindre mouvement de charité. Cela est d'un ordre infiniment plus élevé ⁽²⁴⁾.

Pascal retrouvait donc, on le voit, tout le message de saint Paul sur la charité. Laquelle vertu ne devrait surtout pas être assimilée à son seul sens courant, ni même se réduire à l'amour total, au dévouement, au sacrifice suprême (songer au symbole christique du pélican qui s'ouvre la poitrine pour nourrir ses petits). La charité, c'est aussi et toujours la grâce divine salvatrice — si chère au jansénisme.

LE PARI L'ETHIQUE PASCALIENNE

Les *Pensées* exaltent l'amour divin, celui que l'homme peut et doit éprouver envers Dieu. Celui-ci n'est pas du tout un principe lointain, malgré l'indéniable incommensurabilité de l'Absolu par rapport aux critères, aux points de repère dont dispose cette créature finie qu'est l'être humain ⁽²⁵⁾, c'est un être qui est pourtant l'accessibilité même, au niveau de l'irradiation intérieure :

...comme nous ne pouvons aimer ce qui est hors de nous, il faut aimer un être qui soit en nous, et qui ne soit pas nous, et cela est vrai d'un

(22) *Pensées*, long passage *Les trois ordres*.

(23) De la condition humble. Le mot *bassesse* n'avait pas encore pris la signification péjorative qu'il a maintenant.

(24) Ibid.

(25) Pascal reprenait la définition de Dieu donnée par le légendaire Hermès Trimégiste : *Un cercle dont le centre est partout, la circonférence nulle part*.

chacun de tous les hommes. Or, il n'y a que l'Etre universel qui soit tel. Le Royaume de Dieu est en nous : le bien universel est en nous, est nous-même, et n'est pas nous ⁽²⁶⁾.

En somme, il existe bel et bien en nous-même un noyau — supérieur à notre ego — c'est le seul qui pourrait irradier la Lumière intérieure de la grâce.

Pourtant, si ce contact intérieur avec la Lumière intérieure s'avère possible, l'infinitude de Dieu n'en demeure pas moins, et combien réalité impossible à éluder, Blaise Pascal notait :

Infini, Rien — Notre âme est jetée dans le corps, où elle trouve nombre, temps, dimensions. Elle raisonne là-dessus et appelle cela nature ; nécessité et ne peut croire autre chose.

L'unité jointe à l'infini ne l'augmente de rien, non plus qu'un pied à une mesure infinie. Le fini s'anéantit en présence de l'infini, et devient un pur néant. Ainsi notre esprit devant Dieu ; ainsi notre justice devant la justice divine. Il n'y a pas si grande disproportion entre notre justice et celle de Dieu, qu'entre l'unité et l'infini ⁽²⁷⁾.

Et le rédacteur des *Pensées* poursuivait :

Nous connaissons donc l'existence et la nature du fini parce que nous sommes finis et étendus comme lui. Nous connaissons l'existence de l'infini et ignorons sa nature, parce qu'il a étendue comme nous, mais non pas des bornes comme nous. Mais nous ne connaissons ni l'existence ni la nature de Dieu, parce qu'il n'a ni étendue ni bornes. Mais par la foi nous connaissons son existence ; par la gloire nous connaissons sa nature. Or, j'ai déjà montré qu'on peut bien connaître l'existence d'une chose, sans connaître sa nature ⁽²⁸⁾.

L'argument apologétique particulier à Pascal, au nom duquel il se trouve associé d'une manière indissoluble, c'est celui du *pari*. S'adressant à l'incrédule, le rédacteur des *Pensées* lui faisait remarquer, tout d'abord qu'il existe en fait deux possibilités que les vérités sur lesquelles s'appuie la pratique religieuse (l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme) ont une chance sur deux — vérité ou fausseté, les deux termes de l'alternative en fait — de se révéler vraies. Mais immédiatement, dans la lancée, il lui faisait remarquer que cela vaut bien largement la peine de parier pour la réalité des vérités de la croyance, puisque l'avantage qui en découlerait (le salut éternel) se révélerait immense, alors que les plaisirs du monde se dévoilent sans la moindre valeur véritable dès lors qu'on les scrute d'une manière tant soit peu lucide. Cela ne vaudrait-il donc pas largement la peine de parier pour la croyance ? Même si celle-ci ne correspondait à aucune réalité, qu'aurions-nous perdu, en définitive, de vraiment important dans l'affaire ? :

Or, quel mal nous arrivera-t-il en prenant ce parti ? Vous serez fidèle, honnête, humble, reconnaissant, bienfaisant, ami sincère, véritable. A la vérité, vous ne serez point dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices ; mais n'en aurez-vous point d'autres ? Je vous dis que vous y gagnerez en cette vie ; et qu'à chaque pas que vous ferez dans ce chemin, vous verrez tant de certitude du gain, et tant de néant de ce que vous hazarder, que vous reconnaîtrez à la fin que vous avez parié pour une chose certaine, infinie, pour laquelle vous n'avez rien donné ⁽²⁹⁾.

(26) *Pensées*, VII, 39.

(27) *Pensées*, dans le long fragment *Le Pari*.

(28) *Ibid.*

(29) *Pensées*, le morceau *Le Pari*.

Pascal aboutissait ainsi à une perspective tout à fait semblable à la morale de la fable *Le laboureur et ses enfants* : les efforts réalisés ne constitueraient-ils donc pas par eux-mêmes la meilleure des récompenses ?

Pascal conseillait aussi de se mettre à pratiquer, même si on n'y croit pas du tout au début, les rites de la pratique religieuse. Par leur répétition, ne susciterait-on pas les conditions d'une apparition progressive, puis installée, de la croyance que les dits rites sous-tendent, qu'ils expriment ? On a certes beaucoup reproché à Pascal cette manière dont il conseillait ainsi (il usait de ce propre terme) de *s'abêtir*, dont il comptait donc sur cette force des habitudes répétées pour faire naître la croyance, chez celui qui les accomplira, d'une manière automatique donc, machinale, sans même que le sujet y croit tout d'abord. Mais n'est-ce pas une vérité pratique, profonde que de constater ainsi qu'effectivement, par leur répétition (et, chez l'homme, l'habitude n'est-elle pas, comme on dit familièrement, une seconde nature ?), les rites finiront en bien des cas, par susciter, chez ceux qui les accomplissent, les attitudes intérieures escomptées ? Cela ne vaudrait d'ailleurs pas que dans le cas des pratiques des religions (la chrétienne comme les autres), mais pour ce qui concerne aussi les rites des organisations initiatiques : ne constate-t-on pas ainsi l'efficacité, par exemple, du rituel suivi dans les réunions maçonniques — même chez des frères qui, d'abord, n'en ressentent pas du tout personnellement la nécessité. Il est donc avéré que le rituel — qu'il soit religieux ou autre — réalise, concrétise un véritable « épaulement » psychique de l'individu (par le groupe auquel il s'intègre) qui les accomplit.

On parle communément, dans la biographie de Blaise Pascal, de sa période de « vie mondaine ». Il ne s'agissait pourtant pas du tout — il faut bien y insister — d'années au cours desquelles le jeune homme se serait permis tous les désordres. Il ne se livrait ni à la frénésie des sens ⁽³⁰⁾, ni à une gourmandise déchainée ⁽³¹⁾ et encore moins à la passion du jeu. Il est, à ce propos, un fort amusant contre-sens que l'on commet volontiers : quand on remarque parmi les œuvres mathématiques du jeune Pascal *le traité de la roulette*, on pense donc volontiers à une tentative d'utiliser le calcul des probabilités pour construire des martingales efficaces à la roulette des casinos. Or, il n'en était absolument rien : non seulement le dit jeu de hasard n'existait pas encore (dans les maisons de jeu du grand siècle), mais la *roulette* dont il est question dans le dit traité concerne une courbe géométrique spéciale désignée par ce nom (et n'ayant donc pas le moindre rapport avec les jeux de hasard).

Mais, sous l'influence croissante (et renforcée par sa grande crise mystique, celle qui devait aboutir à l'inoubliable expérience de 1654) des jansénistes de Port-Royal, Blaise Pascal, dont le premier mode d'existence n'avait en fait rien eu de particulièrement dissolu ou léger, adoptera désormais une règle personnelle de vie particulièrement dure et austère : abandon de toutes ses activités profanes (y compris même ses si chers travaux scientifiques), pratiques quotidiennes de dévotion et d'oraison, retraites fréquentes dans les *maisons* de Port-Royal, jeûnes et abstinences supplémentaires, port d'un cilice et usage d'une discipline. Il en viendra aussi à considérer la maladie et ses souffrances, qui

(30) Même s'il est de Pascal, *le Discours sur les passions de l'amour* n'est pas du tout un traité d'érotisme : c'est une analyse disons de l'aspect tout cérébral et sentimental de l'amour (à la manière de l'ouvrage de Stendhal : *De l'amour*).

(31) Blaise Pascal, toujours absorbé dans ses pensées, était même incapable de se souvenir de ce qu'on avait servi, même immédiatement après le repas !

augmenteront sans cesse jusqu'à sa mort prématurée à 39 ans, comme une salutaire et nécessaire épreuve. Citons ces lignes :

Si j'ai eu le cœur plein de l'affection du monde pendant qu'il a eu quelque vigueur, anéantissez cette vigueur pour mon salut ; et rendez-moi incapable de jouir du monde, soit par faiblesse de corps, soit par zèle de charité, pour ne jouir que de vous seul ⁽³²⁾.

Et pourtant, devenu si dur pour lui-même, Pascal n'en prêche pas moins une éthique qui sait pertinemment tenir compte de la double nature de l'homme, lequel est à la fois « bête » et « ange » par ses tendances, ses aspirations, ses élans :

Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur. Il est encore dangereux de lui trop faire voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'un et l'autre. Mais il est très avantageux de lui représenter l'un et l'autre.

Il ne faut pas que l'homme croie qu'il est égal aux bêtes ni aux anges, ni qu'il ignore l'un et l'autre, mais qu'il sache l'un et l'autre ⁽³³⁾.

Et nous terminerons par un axiome moral fort court certes, mais si riche d'enseignement pratique pour nous tous :

Voulez-vous qu'on croie du bien de vous ? N'en dites pas ⁽³⁴⁾.

BIBLIOGRAPHIE

La meilleure édition courante demeure celle (Classiques Hachette) de Léon Brunschvicg, sans cesse rééditée depuis 1897, même après la disparition de B. ⁽³⁵⁾. Signalons néanmoins aussi l'édition critique de P. Lafuma.

Il existe, pour un premier contact, les classiques (fort bien faits) Larousse, Hatier, Garnier-Flammarion, etc...

Parmi les travaux innombrables, sur la vie, la philosophie et la spiritualité de Pascal, nous citerons — entre autres, mais nous ne pourrions évidemment tout mentionner — les livres d'Etienne Boutroux, Léon Brunschvicg, Victor Giraud, Emile Havet, Jean Laporte, Henri Lefebvre ⁽³⁶⁾, Jacques Mesnard, Sainte-Beuve (ses fameuses études sur **Port-Royal**), Gonzague Truc, etc...

Se reporter aux grandes **Histoires de la Littérature Française**, ainsi qu'à celles de **la Philosophie**, qui donnent des références bibliographiques détaillées, toujours tenues à jour.

(32) **Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies** (II).

(33) **Pensées**, VI, 49.

(34) **Pensées**, I, 31.

(35) La dernière réédition a été revue et mise à jour par Geneviève Rodis-Lewis.

(36) Pascal vu par un philosophe marxiste. Cf. aussi l'ouvrage de la même orientation de Lucien Goldmann : **Le Dieu caché** (Gallimard).



IL Y A VINGT-CINQ ANS...

En cette chaude journée du premier août 1961, le presque novice que j'étais encore, arrivait à Lyon en compagnie de ses illustres aînés : Philippe Encausse et Irénée Séguret. Ce déplacement dans la ville chère à notre cœur avait été programmé par notre Grand Maître pour satisfaire à trois objectifs bien précis :

a) Recruter un groupe dynamique dans cette grande ville au passé prestigieux. Ce fut d'emblée chose facile. En effet, je me souviens de nos premiers contacts dans une simple chambre d'hôtel et de l'espérance que ces nouveaux éléments (presque tous constitués par des couples) jeunes par surcroît, faisaient naître... Il faut se souvenir que c'est grâce à la détermination de ces FF et SS, avec bien entendu les encouragements de Philippe Encausse, très ému vous vous en doutez, amis lecteurs, que l'ancien laboratoire de Monsieur Philippe, rue du Bœuf, allait abriter leur futur Temple.

b) Accomplir le pèlerinage rituel au cimetière de Loyasse et se recueillir sur la tombe du Maître Philippe, dès le lendemain, jour anniversaire de sa « mort ».

c) Enfin, et ce n'était pas la moins émouvante de nos trois étapes : se rendre à l'Arbresle, voir le Clos Landar — quel privilège ! — et, à l'écart de l'agglomération, être accueilli par Emille Besson, l'un des derniers fidèles (avec Max Camis) de notre Sédir qui *rencontra* un jour Monsieur Philippe.

Dès le premier instant (je n'ose employer le mot présentation), je m'interrogeais sur le profit que nous tirerions de cette « rencontre », tant les *forces* en présence semblaient être disproportionnées : d'une part, notre joyeuse *troupe* (à laquelle s'étaient joints notre Frère Victor (Marcus) et son épouse Suzanne — venus en voisins) et, d'autre part, notre hôte, ce doux vieillard d'aspect si fragile...

Mes craintes s'évanouirent très vite. Sans qu'Emille Besson eut besoin de prononcer un seul mot, nous *entendions* le silence.

Personne ne se hasarda à interroger Monsieur Besson. Nous étions réunis autour d'une grande table au rez-de-chaussée de sa demeure. Il nous prévint qu'il préférerait parler tout bonnement de sa vie au

quotidien depuis le jour où, fuyant la vie parisienne à la mort de Sédir — son Maître — il s'était fixé définitivement à l'Arbresle.

Nous allions de surprise en étonnement en écoutant cet homme tranquille nous dire que sa préoccupation majeure n'était pas d'enseigner une philosophie, fût-elle orientée vers la Foi, mais d'AIMER DIEU, à tous les instants de notre vie, donc de nous aimer... et il nous aima durant une heure.

Il ne prétendit pas que durant ces trente-cinq années *d'exil*, la vie avait été pour lui, comme l'a écrit le poète, « simple et tranquille », mais bien qu'il n'eut douté un seul jour du CIEL, nous l'entendîmes murmurer : *On ne peut empêcher un nuage de se former, une tristesse nous envahir ; alors, loin de cet état, je laissais mon travail en plan et je rejoignais au plus vite mon Ami, Monsieur Chapas* (que Monsieur Philippe appelait familièrement « le petit Caporal »). *Je le trouvais la plupart du temps dans son jardin, s'occupant à quelques plantations. Nous devisions un petit moment sur des sujets du quotidien ; par exemple, je lui demandais : Pensez-vous que la récolte de pommes de terre, cette année, sera aussi bonne que celle de l'an passé ? Et, peu à peu, au contact de cet Ami, le nuage se dissipait, la joie se réinstallait en moi... Je me sentais l'âme légère et c'est tout guilleret — en trottinant même — que je regagnais ma maison.*

Il me faudrait un talent de conteur que je n'ai pas pour rapporter dans leur extrême simplicité tous les propos qu'Emile Besson a tenu devant nous ce jour-là. Je n'ai illustré, ici, que celui qui m'avait personnellement le plus ému.

Sur le chemin du retour, Philippe Encausse me demanda d'écrire, à chaud, un petit poème sur cette « Rencontre ». Le Ciel m'aida dans le train qui nous ramenait vers Paris. Vingt-cinq ans après, je suis toujours aussi impressionné lorsque j'évoque le souvenir de cet homme dont le Savoir était si grand... qu'il avait le don d'intéresser son auditoire qu'en ne disant que des choses simples !

Georges COCHET

RENCONTRE AVEC EMILE BESSON *

*La route serpentait au-delà du vieux bourg
Et l'air n'était troublé, ni sonore, alentour
Que par un chant d'oiseau s'enfuyant aux approches
Des groupes qu'on faisait dans nos modernes coches !*

*A travers le jardin, un ruban caillouteux :
C'est le chemin qui mène à QUI hante ces lieux ;
Celui qui nous attend au seuil de sa demeure
Et qui nous parlera (tous muets) pendant une heure !*

*Devant pareil Savoir, une telle Sagesse
(Où les Maîtres Passés nous visitaient sans cesse)
S'imposait à nos cœurs plus qu'on l'eût souhaité.*

*Alors dans le silence émouvant, grandiose,
Chacun n'a su que dire une identique chose :
« MERCI, Monsieur BESSON ; l'avons-nous Mérité ? »*

Jean-Georges Cochet.

(Pèlerinage à L'Arbresle, le 2 août 1961, date anniversaire de la « mort » du Maître PHILIPPE).

(*) *L'Initiation*, n° 4, 1961.

AUTOUR DE LA DIDACHÈ⁽¹⁾

Dans l'introduction à son étude sur la Didachè, Emile Besson écrit :

« ... nombreux sont ceux qui, vivant dans la méditation de la vie et de l'enseignement du Christ, se trouvent déconcertés par la floraison — adventice, pensent-ils, parasite peut-être — qui, au cours des siècles, a envahi et même remplacé la divine simplicité de l'Évangile, floraison de doctrines, de prescriptions, de cérémonies, de dévotions. Et qui voudraient revenir au christianisme primitif, à l'Église des premiers jours ».

Il est vrai que de tous temps nombreux ont été les chrétiens sincères, hommes de désir, modestes soldats du Christ, dévoués serviteurs de leurs semblables, à déplorer la trop grande sécularisation des églises chrétiennes, plus particulièrement de l'Église catholique, apostolique et romaine, mais aussi de ses filiales engendrées par les schismes. Considérant avec peine les fastes excessifs pour ne pas dire grotesques d'un certain clergé, comme la despiritualisation sensible d'un Verbe qui, d'instrument d'autorité morale qu'il fut à son origine, devint au fil des temps, des modes et des caprices, un banal outil de pouvoir entre les mains de quelques despotes pas souvent éclairés, ces chrétiens sincères s'indignaient de voir que l'Église de Jésus n'était sortie des catacombes de Rome que pour s'engluer dans la matérialité politique qui sert de constitution au Royaume des Ténèbres dans lequel notre refus — ou notre peur — de la Lumière nous condamne à vivre — enfin, à nous bercer de l'illusion de vivre.

Quel est le chrétien sincère qui n'a rêvé d'un retour à l'Église primitive, celle d'avant les Conciles, leurs diktats et leurs anathèmes ? Quel est celui d'entre eux — et nous savons qu'il en existe plus d'un et que nous pouvons les trouver à l'écart des orgues et des ors, des paillettes et des bains de foule — qui n'a prié pour le retour au christianisme fondamental, à un christianisme véritable qui n'aurait point à composer avec les Césarismes, qui ne se serait jamais plié aux exigences démagogiques ?

C'est à un pèlerinage à ce christianisme véritable et sincère que nous convie Emile Besson.

**

Voyons en premier lieu ce qu'est la Didachè.

Ce mot signifie « enseignement ». En l'occurrence, elle est l'Enseignement des Douze Apôtres ; elle aurait été rédigée en grec vers le milieu du premier siècle de l'ère chrétienne, sans doute en Syrie. Besson nous dit que son grand intérêt réside dans le fait qu'elle fut le premier document extra-canonique du christianisme primitif. Selon lui, elle se placerait chronologiquement tout de suite après les derniers en date des livres du Nouveau Testament (2).

Bien que de nombreuses personnalités des premiers temps de l'Église parussent avoir été fort intéressées par la Didachè, tels Origène, Clément d'Alexandrie, Athanase ou Eusèbe, celle-ci tomba rapidement aux oubliettes, du moins pour la grande masse des fidèles. Il faudra attendre l'an 1873 pour que le Patriarche de Nicomédie, Philoteé Bryennios, découvre dans

(1) La Didachè, par Emile Besson, page 5. Bibliothèque des Amitiés spirituelles, 2, rue du Point-du-Jour, Bihorel-lès-Rouen, 1921, réédition en 1948.

(2) Ibid., page 36.

la bibliothèque de Saint-Sépulchre un manuscrit datant de 1056 et copié par un certain Léon « scribe et pécheur ». C'est à partir des commentaires qu'en pouva son inventeur que Emile Besson fit paraître l'ouvrage de soixante-dix-huit pages qui nous a été obligeamment prêté par Jacqueline Encausse et dont nous allons tenter de donner un rapide aperçu.

**

En premier lieu, Besson nous livre la traduction des seize chapitres qui composent la Didachè dont le sous-titre est : « Enseignement du Seigneur transmis par les douze apôtres aux nations ». On remarquera que, dans ce sous-titre, la volonté prosélytique (croissez et multipliez) de la primitive Église apparaît clairement même si, comme le prétend Besson, il ne serait pas garanti d'origine pour la seule raison qu'aucune autre mention n'en est faite dans le texte.

D'entrée de jeu, la Didachè nous présente l'alternative offerte à notre libre-arbitre : « Il y a deux chemins : celui de la vie et celui de la mort ; mais il y a une grande différence entre les deux chemins » (chapitre I-1). Il va sans dire que si l'on choisit d'emprunter le chemin de la mort, il ne servira à rien de poursuivre la lecture de cet enseignement. Il est vrai que le christianisme sincère — nous ne parlons pas de celui des inquisiteurs et des *conquistadores* — n'a jamais prétendu s'imposer par la force mais seulement convaincre par l'exemple, la parole et la douceur, l'humanité (celle du torrent) de l'erreur qu'elle commet en se complaisant dans les mesquineries de sa vie matérielle. En ne pas regardant, ne fût-ce qu'une fois, qu'un jour, qu'une seconde, la shekina divine et magnétique qui veille en chacun de nous. En dressant des autels aux idoles éphémères qui traversent l'horizon comme des astres déjà morts, ces idoles froides et nues qui glacifient le monde. « Veillez sur votre vie, nous dit encore la Didachè. Que vos lampes ne s'éteignent pas et que vos reins ne se déçoignent pas, mais sovez prêts, car vous ne savez pas l'heure où votre Seigneur viendra » (XVI-1).

**

Plus loin, Emile Besson nous conte comment la primitive Église s'est transformée en une institution organisée, comment les apôtres et les prophètes des premiers temps durent laisser la place au corps constitué qu'est l'Épiscopat. On verra peu à peu la lettre prendre le pas sur l'Esprit et, un siècle après la Didachè, c'est-à-dire vers la fin du deuxième siècle, apparaîtra sous l'impulsion de saint Irénée, évêque de Lyon et grand adversaire des gnostiques, ce qu'il est convenu d'appeler l'Épiscopat monarchique. À partir de ce moment, les chrétiens sincères n'ont cessé d'espérer avec force retrouver l'Esprit des premières communautés chrétiennes et rassembler ce qui est éparpillé comme l'exprime l'antique supplication de la Didachè : « De même que ce pain rompu était dispersé sur les collines et que, rassemblé, il est devenu un seul tout, qu'ainsi soit rassemblée Ton Église des extrémités de la terre dans Ton Royaume » (3).

**

La Didachè étant étroitement liée à l'Église primitive, nous avons pensé être agréable à nos lecteurs en reproduisant dans les pages qui suivent le chapitre qu'Emile Besson consacra à son historique.

Jean-Elias BENAOR

(3) Ibid., page 76.

LA DIDACHÈ

ou

L'ENSEIGNEMENT DES DOUZE APOTRES

(Traduction et Commentaire)

UNE ETUDE SUR L'ÉGLISE PRIMITIVE

par

Emile BESSON

BIBLIOTHÈQUE DES AMITIÉS SPIRITUELLES

2, rue du Point-du-Jour, Bihorel-lès-Rouen

L'ÉGLISE PRIMITIVE ⁽¹⁾

D'abord, qu'est-ce que l'Eglise chrétienne ?

La réponse à cette question, c'est Jésus Lui-même qui la donne : « Là où ou trois sont réunis en Mon Nom, Je suis au milieu d'eux » (Matthieu XVIII, 20).

« Réunis au nom de Jésus », telle était assurément, malgré les faiblesses de leur foi naissante, la vie des premiers disciples pendant les années lumineuses où ils accompagnaient leur Maître en Galilée et en Judée. Attachés à Jésus dès leur première rencontre avec Lui, leur cœur « brûlait au dedans d'eux » lorsqu'ils jouissaient de Sa présence ineffable. Pour eux Jésus n'était pas seulement le prophète de Dieu, le prédicateur du Sermon sur la Montagne, Il était avant tout la source de leur vie et l'objet de leur foi, l'âme de leur âme ; Il était Celui qui, venu de Dieu, peut seul mener à Dieu ; pour eux Il était le Vivant, Celui qui est avec les siens jusqu'à la fin du monde ; en Lui ils se sentaient non pas seulement unis, mais un ⁽²⁾.

Au soir du Vendredi saint un désespoir infini s'empara d'eux. Mais, après la résurrection de leur Maître, une immense espérance envahit leurs âmes et cette espérance a changé la face du monde tout entier. Il faut souligner ce fait merveilleux, qu'il n'y a pas de solution de continuité dans l'histoire de la Rédemption. C'est peu de semaines après la résurrection de Jésus que saint Pierre fit à Jérusalem son premier discours missionnaire ; c'est dix-huit mois après le drame du Calvaire qu'eut lieu la conversion de saint Paul sur le chemin de Damas.

C'est le Saint-Esprit qui fonda l'Eglise chrétienne.

Avant Sa Passion Jésus avait dit à Ses disciples : « Il vous est avantageux que Je m'en aille ; car, si Je ne m'en allais pas, le

(1) Dans cette étude nous suivrons, évidemment, l'ordre chronologique des textes. Il importe de rappeler que les livres les plus anciens du Nouveau Testament sont les épîtres de saint Paul. Le tout premier document de la littérature chrétienne est la première épître aux Thessaloniens, écrite de Corinthe dans la seconde moitié de l'an 50 (a). Les Evangiles ont été rédigés et le livre des Actes a été composé postérieurement aux épîtres de saint Paul. Toutefois saint Luc, qui fait œuvre d'historien, présente dans le livre des Actes un tableau de la première Eglise depuis son origine, au jour de la Pentecôte. Celui-ci a sa place au commencement de notre exposé.

(a) Voici un tableau chronologique des épîtres de saint Paul :

Thessaloniens — à Corinthe, seconde moitié de l'an 50.

Corinthiens — à Ephèse et en Macédoine, en 56.

Galates — en Asie, à la fin de 56.

Romains — à Corinthe, au début de 57.

Colossiens, Ephésiens — à Césarée, vers 58.

Philippiens — à Rome, après 60.

Philémon — à Rome, après 60.

Timothée et Tite — après 62.

(2) Sur l'état d'âme des disciples en présence du Maître Sédin a écrit des pages inoubliables. Voir en particulier *Les Forces mystiques et la Conduite de la Vie — Le Maître*.

Consolateur ne viendrait pas vers vous ; mais, si Je m'en vais, Je vous l'enverrai » (Jean XV, 7).

Le départ de Jésus instaura le règne de l'Esprit. C'est « tout rempli du Saint-Esprit » que saint Pierre, au jour de la Pentecôte, lia pour le divin Moissonneur la première gerbe d'âmes et cette gerbe était de trois mille nouveaux croyants.

La première communauté chrétienne était constituée.

**

On a beaucoup écrit sur l'Eglise chrétienne et notamment sur les rapports de l'Eglise et du Royaume de Dieu. Que pouvons-nous dire sur ce sujet ?

Jésus a prêché le Royaume de Dieu. D'autre part, les Evangiles rapportent une unique parole de Lui — et elle est au futur — concernant l'Eglise : « Tu es Pierre et sur cette pierre-là Je bâtirai mon Eglise » (Matthieu XVI, 18).

Quel rapprochement peut-on faire entre l'Eglise et le Royaume de Dieu ? Car le Royaume de Dieu est une Réalité purement spirituelle et l'existence de l'Eglise implique — c'est du moins ce qui ressort d'une étude historique du christianisme — un ensemble de conditions d'ordre sociologique et politique. Alfred Loisy a-t-il été fondé d'écrire cette parole désenchantée : « Le regard de Jésus embrassa toujours l'idée du Royaume des cieux à réaliser. Et ce fut l'Eglise qui vint au monde et qui se constitua de plus en plus » (3) ?

A notre point de vue, l'Eglise est née lorsque fut prononcée par le Christ la parole que nous avons rappelée ci-dessus, car la parole du Verbe est créatrice. Et c'est peu de temps après que l'Esprit, descendant sur les apôtres, l'établit sur la terre. La suite de cette étude montrera ce qu'elle est devenue dans les époques ultérieures. Toutefois, si l'Eglise a recouvert de pensée humaine, de cérémonies et d'organisation terrestres les manifestations primitives de l'Esprit, il n'en reste pas moins qu'elle possède et qu'elle redit les paroles du Christ, qu'elle fait connaître au monde la vie du Christ, Sa mort rédemptrice. Sa résurrection. Et c'est ce qui fait qu'au cours des siècles se lèvent en elle des ambassadeurs de Dieu animés par l'Esprit (4), brûlant d'amour divin, se penchant pour la consoler sur l'éternelle plainte humaine, dispensant à toutes les créatures les trésors de leur cœur, des êtres, comme on l'a dit (5), qui « trouvent le monde triste et le laissent moins triste », qui « changent en roses, au moins pour un temps, quelques-unes des épines de l'humanité », échos vivants de Celui qui S'est fait homme pour le salut des hommes.

L'Eglise n'est pas le Royaume de Dieu ; elle est une voie qui mène au Royaume de Dieu. Elle n'a pas sa fin en elle-même. Elle est l'organisme temporaire qui groupe ceux qui ont cru, qui croient et

(3) *L'Evangile et l'Eglise*. Paris 1902, p. 182.

(4) « Personne ne me montrait ce que je devais faire, mais le Très-Haut Lui-même m'a révélé que je devais vivre conformément au saint Evangile. » (Testament de saint François d'Assise).

(5) Arvede Barine : *Saint François d'Assise* (*Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1891, p. 794).

qui croiront en Jésus-Christ, jusqu'au jour où le retour du Seigneur dans Sa gloire donnera à leur foi son achèvement, à leur espérance sa réalisation. C'est pourquoi le voyant de Pathmos ne voit pas de temple dans la Nouvelle Jérusalem.

Le Royaume de Dieu est la société (*ecclesia*) qui groupe tous ceux, « venus de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi » (Luc XIII, 29), qui ont appartenu, qui appartiennent et qui appartiendront au Fils de Dieu et dont l'ensemble constitue « le corps du Christ » (1 Corinthiens XII, 12.13.27). Ce royaume de Dieu préexiste au monde et s'en est approché avec Jésus.

**

Voici les caractères de l'Eglise primitive.

Cette Eglise avait un dogme unique : la foi à la divinité essentielle du Christ.

Ici il nous faut aborder brièvement une question brûlante.

L'unique passage des Evangiles où Jésus parle de « Son Eglise » est le texte saint Matthieu chapitre XVI, interprété de tant de façons différentes au cours des siècles. Jésus pose à Ses disciples la question décisive : « Vous, qui dites-vous que Je suis ? » Et Simon Pierre Lui répond : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ! » Alors Jésus déclare à Son disciple : « Et moi, Je te dis : Tu es Pierre et sur cette pierre-là Je bâtirai mon Eglise ». — Les uns disent que l'Eglise a été fondée sur saint Pierre seul. Les autres affirment que l'Eglise a été fondée sur la foi professée par saint Pierre. Nous pensons qu'elle a été fondée et sur saint Pierre et sur la foi professée par saint Pierre. Un homme sans profession de foi ne saurait être le roc sur lequel une société religieuse peut être édifiée. Une déclaration de foi qui ne serait qu'une formule est dépourvue de puissance. Pour que l'Eglise soit fondée, il faut un témoignage et un témoin. Saint Pierre le premier a confessé le dogme suprême de l'Eglise et tout chrétien animé de la même foi peut être considéré comme le successeur spirituel de saint Pierre.

« D'ailleurs, il est promis à Pierre d'être la base de cet édifice vivant, et non pas le sommet. Le fronton, tout le monde le voit ; il se déploie au soleil, et c'est bien ce que seront les successeurs temporels de l'humble pêcheur galiléen. Mais les assises, enfouies dans la terre froide et obscure, personne ne s'en occupe, et elles supportent cependant tout l'édifice. Ne serait-ce pas là le vrai travail de ce robuste esprit, grâce à l'invisible dévouement duquel, pendant vingt siècles, tout ce qu'il y a de beau et de grand dans le catholicisme a pu tout de même resplendir et se répandre, malgré les clergies avides et les prélatrices orgueilleuses ? ».

Il est à remarquer que la parole : « Tu es Pierre... » n'a pour ainsi dire jamais été citée par les écrivains ecclésiastiques avant le premier tiers du III^e siècle. Saint Irénée, qui défend l'autorité particulière de l'Eglise romaine, n'a jamais invoqué ce texte. Ce n'est que vers l'an 220 que Tertullien, dans son *DE PUDICITIA*, a mentionné cette parole de Jésus et encore a-t-il affirmé que celle-ci a été adressée à saint Pierre « à titre personnel » (PERSONALITER).

Au milieu du III^e siècle, saint Etienne, évêque de Rome, a, pour la première fois, prétendu détenir, en tant que successeur de saint

Pierre, une prééminence sur les autres évêques. En opposition avec cette prétention saint Cyprien a déclaré que la parole de Jésus n'a conféré à saint Pierre aucune suprématie de juridiction, qu'elle n'a pas modifié l'égalité des apôtres, qu'elle a uniquement posé l'unité du fondement sur lequel repose l'Eglise. Ainsi, selon saint Cyprien, tous les évêques sont égaux en pouvoir, chacun d'eux étant le successeur du collège apostolique et notamment de saint Pierre (6).

Ce n'est qu'à la fin du V^e siècle (décret de saint Gélase 494) et au début du VI^e siècle (formule d'Horsmidas 515) que la primauté romaine a été officiellement fondée sur le « Tu es Pierre... ».

Ainsi l'Eglise primitive avait un dogme unique : la foi à la divinité essentielle du Christ.

Cette Eglise avait une attitude collective unique : « L'Assemblée des croyants n'était qu'un cœur et qu'une âme » (Actes IV, 32).

Cette Eglise avait une maxime unique : aider les autres de toutes manières. « On vous reconnaîtra pour Mes disciples si vous vous aimez les uns les autres » (Jean XIII, 35).

Cette Eglise avait une dévotion unique : l'obscur prière au seul Dieu vivant, toute simple, toute confiante, toute joyeuse.

Cette Eglise avait un idéal unique : préparer l'esprit humain, l'individuel comme le collectif, à recevoir la lumière divine.

Cette Eglise pratiquait les deux sacrements : le Baptême, le rite de purification qui sépare le fidèle du monde auquel il appartenait auparavant et qui marque son intégration dans la communauté chrétienne dont le Père est le fondateur, le Christ le chef, le Saint-Esprit l'inspirateur (Matthieu XXVIII, 19) ; l'Eucharistie, le Testament du Seigneur, le rite de l'union avec Lui.

Cette Eglise célébrait un culte dont les éléments générateurs étaient la commémoration du Seigneur, la prière en commun, notamment l'Oraison dominicale que Jésus enseigna à Ses disciples, et la fraction du pain ou eucharistie, instituée par Lui.

Fondée par l'Esprit, vivifiée par l'Esprit, l'Eglise primitive a vécu par l'Esprit (7). Le jour de la Pentecôte l'Esprit a soufflé sur le monde et l'a bouleversé. Aussitôt après sa conversion (Galates I, 17), donc moins de deux ans après la mort de Jésus, saint Paul partit, poussé par l'Esprit, pour conquérir la terre entière à son Maître.

Saint Paul fut le héraut de l'Esprit ; il fut un inspiré, dans le sens plein de ce mot ; sa vie demeure un témoignage de l'action de

(6) On ne se lasse pas de relire le tableau que saint Luc trace de l'Eglise primitive : « Ils étaient assidus à l'enseignement des apôtres, aux réunions communes, à la fraction du pain et aux prières. Ils étaient respectés de tout le monde, et les apôtres faisaient en grand nombre des prodiges et des miracles. Ils vivaient ensemble et avaient tout en commun. Ils vendaient leurs propriétés et leurs biens et en partageaient le produit entre tous, selon les besoins de chacun. Tous ensemble, chaque jour, ils étaient assidus au Temple, ils rompaient le pain dans les maisons et prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur, louant Dieu et se faisant aimer de tout le peuple. Et le Seigneur ajoutait chaque jour à l'Eglise ceux qui étaient sauvés » (Actes II, 42-47).

(7) On se rappelle l'extraordinaire parole renfermée dans la lettre adressée par les apôtres aux églises d'Asie-Mineure : « Il a paru bon au Saint-Esprit et à nous... » (Actes XV, 28).

l'Esprit dans un être. Il est à tel point uni au Christ mort et ressuscité qu'il se produit en son être une mort et une résurrection, une mort au « vieil homme » et une résurrection à une vie nouvelle impérissable et glorieuse. Désormais son âme demeure unie au Crucifié aussi bien qu'au Ressuscité. Dans cette union sa vie se renouvelle sans cesse : il devient « un être nouveau », « une créature nouvelle ». « L'Esprit de Dieu demeure en Lui ». L'Esprit du Christ devient véritablement son moi ; c'est l'Esprit du Christ qui lui inspire ses pensées et lui dicte ses paroles et ses actes. Le Christ est sa vie, sa certitude, sa joie, sa paix, Il est la source et le but de son apostolat, Il lui donne le sentiment de sa filialité divine (Romains VIII, 15), Il lui confère la liberté glorieuse des enfants de Dieu (2 Corinthiens III, 17 ; Romains VIII, 21).

Unj au Christ, sa vie est une participation à la vie même du Christ. La vision qu'il a eue du Christ glorifié sur le chemin de Damas, les visions, les extases, les révélations qu'il aura par la suite constituent « sa vie en Christ », « dans le Seigneur » ou « dans l'Esprit ». Et cette vie culmine dans cette affirmation prodigieuse : « Ce n'est plus moi qui vis ; c'est le Christ qui vit en moi » (Galates II, 20).

Assurément le chrétien uni au Christ continue de vivre sur la terre, de la vie de la terre ; il peut errer ; mais le tréfonds de sa personne est changé, toutes choses ont été faites nouvelles pour lui et son œuvre — œuvre héroïque et ininterrompue — est de sculpter en lui une image de moins en moins imparfaite de son Sauveur. Toutefois les desseins de Dieu sont vraiment réalisés en lui ; il porte en lui la certitude de la vie et il peut chanter l'hymne triomphal : « Il n'y a plus de condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ » (Romains VIII, 1) ; « Nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés » (Romains VIII, 37).

Et cette présence et cette vie de l'Esprit en saint Paul est telle et cette possession de tout lui-même par l'Esprit est si absolue qu'il ne peut concevoir d'autre existence ; cet état est tellement à ses yeux l'état normal de l'être régénéré qu'il généralise sa propre expérience, l'étendant à tout l'ensemble des chrétiens et qu'il déclare : « Si quelqu'un n'a pas l'Esprit du Seigneur, il ne lui appartient pas » (Romains VIII, 9).

L'activité apostolique de saint Paul est la plus connue. De celle de saint Pierre, le disciple enthousiaste, le pêcheur d'hommes, résistant comme le roc dont le Christ lui a donné le nom, de celle de saint Jean, le fils du tonnerre, le disciple bien-aimé, l'évangéliste de l'Esprit, les livres du Nouveau Testament parlent peu, mais la tradition en a conservé quelques traits. Celle des autres disciples de Jésus, ni les Ecritures ni la tradition ne la racontent ; elle demeure dans le mystique anonymat, resplendissant pour le seul regard du Christ qui lui a donné la vie et de ceux qu'elle a fait vivre. Tous, chevaliers de l'Esprit, tous, esclaves de Jésus-Christ, ils sont grands devant Dieu parce qu'ils sont inconnus du monde qu'ils n'ont fait que servir et pour lequel ils ont donné leur vie.

✱

Ainsi, dès qu'elle fut constituée, l'Eglise primitive entreprit de réaliser le commandement suprême de Jésus : porter l'Evangile jusqu'aux extrémités du monde.

La première prédication des apôtres, comme la première prédication de saint Jean-Baptiste, comme la première prédication de Jésus, est un appel à la repentance. Saint Pierre déclare : « Repentez-vous et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ pour le pardon de vos péchés et vous recevrez le don de l'Esprit saint » (Actes II, 38).

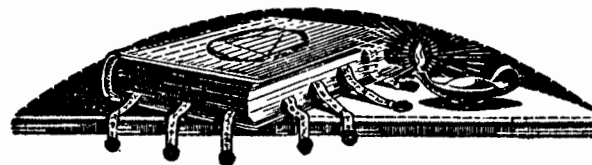
La première ébauche de doctrine est due à saint Paul et cette œuvre est d'une telle grandeur que depuis vingt siècles elle domine la pensée chrétienne. Ce serait toutefois une erreur de voir en saint Paul un théologien. Saint Paul est avant tout un missionnaire, le champion de l'universalisme chrétien. Les doctrines qu'il a formulées ne sont pas le résultat de spéculations intellectuelles, elles sont l'expression, le jaillissement de sa vie mystique.

Immédiatement après sa conversion, il commence à prêcher (Galates I, 16.17 ; Actes XXII, 17-21). Et voici les grandes lignes de sa prédication.

Pour d'autres missionnaires, l'essentiel de l'œuvre du Christ, ce sont Ses paroles, Son enseignement ; pour saint Paul, l'essentiel, c'est Sa mort, c'est la Croix. La prédication de saint Paul est tout entière fondée sur Jésus-Christ crucifié (I Corinthiens I, 23.24 ; II, 2 ; cf I, 17.18). Sa doctrine se résume en cette formule qui est l'expression la plus ancienne de la foi de l'Eglise : « Le Christ est mort pour nos péchés, selon les Ecritures ; Il a été enseveli ; Il est ressuscité le troisième jour, selon les Ecritures » (I Corinthiens XV, 3.4).

Pour lui, les chrétiens sont « ceux qui sont sauvés » (I Corinthiens I, 18 ; 2 Corinthiens II, 15), les « participants à la résurrection du Christ » (Romains V, 10 ; VI, 5 ; VIII, 2 ; Galates II, 20), « à l'état de fils de Dieu » (Galates IV, 6.7 ; Romains VIII, 15) ; « rien ne peut séparer le chrétien de l'amour que Dieu lui a témoigné en Jésus-Christ » (Romains VIII, 38.39) ; il possède « le gage de sa rédemption future » (Romains VIII, 23-25). Assurément ce salut ne sera pleinement réalisé qu'à la fin des temps, lorsque le Christ vainqueur du monde et de la mort aura remis toutes choses à Son Père (I Corinthiens XV, 24) ; mais il est déjà réel pour le croyant dont l'Esprit a fait une nouvelle créature. Toutefois ce salut peut être perdu et cette pensée donne aux exhortations de l'apôtre un caractère pathétique (I Corinthiens IX, 27 ; Romains XI, 22).

Emile BESSON



Les Livres...

• « Pérennité » de Cyr Belcroix. Editions du Relais, 13, avenue de Fontainebleau, 77760 La Chapelle-la-Reine - 80 pages.

Comme l'écrit fort justement l'auteur, « C'est la voix de l'amour qui chante dans nos rêves qu'un sourire d'enfant chaque jour émerveille ».

Nostalgie de prodigieux moments d'une jeunesse évanouie, charme des confidences naïves des petites filles de son entourage, Cyr Belcroix traduit tout cela en des vers simples que les plus délicats lettrés ne liront pas sans un vif plaisir.

Ses pensées expriment son sentiment profond du temps révolu.

Le rouge des lettres de « Pérennité », le blanc des pages de son livre, le noir des caractères d'imprimerie démontrent que l'écrivain songeant aux trois couleurs primordiales de l'alchimie vit dans le monde enchanté à la recherche de l'éclatante lumière.

Sa poésie souvent familière demeure toujours exquise et d'une forme achevée.

Henry BAC

• Eugène CANSELLET : **L'Alchimie et son Livre Muet**, avec introduction de Jean Laplace. Un beau volume, planches hors-texte. Editions Suger, 1986 - 120 F.

L'excellente, l'indispensable édition commentée que le fidèle disciple de Fulcanelli, Eugène Cansellet, avait donnée en 1966, chez

Pauvert, était depuis longtemps devenue introuvable. La voici rééditée par les soins éclairés de Jean Laplace — lui-même fervent « amoureux de Science », et dans une impeccable présentation extérieure, tout à fait digne de la belle présentation du volume aux éditions Jean-Jacques Pauvert.

On sait que le fameux **Mutus Liber** (Livre Muet) paru pour la première fois à La Rochelle sous le règne de Louis XIV, tient à merveille les promesses de ce titre laconique : il se compose d'une série de planches, ne comporte aucun texte (sinon la si courte devise **oculatus abis** figurant sur la toute dernière des gravures). En revanche, les fervents de l'hermétisme ne se seront pas fait faute d'interpréter, de vouloir élucider ce document. (Nous avons apporté notre bien modeste pierre à l'édifice : Serge Hutin, **Commentaires sur le Mutus Liber**, Maizières-les-Metz, 1966).

Mais nul « artiste » n'était mieux qualifié que Cansellet pour se lancer, avec la compétence magistrale qui le caractérisait toujours, dans l'intrépide, mais prudent décryptage méthodique du document. Ce faisant, il cerne mieux encore et toujours avec la si noble érudition hermétique qui était la sienne — les véritables buts de l'alchimie traditionnelle, avec son alliance indéléfectible de l'**oratoire au laboratoire**.

Un beau livre, tant par l'apparence que par la « **substantifique moelle** », et qui devrait être acquis

par tous ceux (ils sont multiples) qui se penchent avec sympathie sur l'antique (mais **toujours présente**) alchimie.

Serge HUTIN

• Jean LAPLACE : **Index Général des termes spéciaux, des expressions et des sentences propres à l'Alchimie se rencontrant dans l'œuvre complète d'Eugène Canseliet**. Editions Suger (6, rue de Nesle, 75006 Paris) 1986. Un volume de 267 pages - 220 F.

L'œuvre publiée (il reste sans nul doute maints inédits encore) d'Eugène Canseliet, l'unique et fidèle disciple de l'énigmatique Fulcanelli, se révèle considérable — et combien précieuse aux fervents d'alchimie. Aussi devons-nous nous féliciter de tout cœur notre ami Jean Laplace (lui-même hermétiste chevronné : n'a-t-il pas donné, à Grenoble, pour l'« Or du Temps », une édition commentée des **Voyages en kaléidoscope** d'Irène Hillel-Erlanger, ce texte moderne bien étrange qui intriguait le Maître de Savignies (!) ? de son initiative : réaliser un index général permettant au lecteur de s'orienter dans l'ensemble des publications de Canseliet. Ce faisant, il a rendu un fier service à tous ceux — appelés à se multiplier — qui se penchent avec ferveur sur celles-ci pour les scruter avec toute l'attention souhaitable. La présentation matérielle du volume ne laisse rien à désirer, et avec une belle modestie qui l'honore, Jean Laplace a même prévu les pages blanches, destinées à combler d'éventuelles lacunes de son index.

L'ouvrage ne se présente d'ailleurs pas comme un pur et simple index parmi d'autres : outre une introduction ne demeurant pas sans nous informer, il comporte une

série de superbes planches photographiques, accompagnées chacune d'un bref commentaire, tirées des six nobles manuscrits et vieux livres alchimiques, ceux-là même enclos en la merveilleuse bibliothèque personnelle du Maître, sur lesquels celui-ci aimait tant à se pencher dans ses veilles studieuses.

Une belle réussite bibliophilique.

Serge HUTIN

• Michel-Vital LE BOSSÉ : **Sur la route des Templiers en Normandie : « La Bove des Chevaliers »**. Editions Charles Corlet (24, rue de Vire, 14110 Condé-Sur-Noireau), 1986. Un volume de 97 pages - 70 F.

Etudiant avec minutie un sous-terrain énigmatique de l'ouest normand, notre ami Michel-Vital Le Bossé nous montre — et sa démonstration est claire, précise, convaincante — qu'il s'agissait sans nul doute d'un lieu aménagé par les Chevaliers du Temple pour leurs cérémonies secrètes. Il esquisse le parallèle avec d'autres monuments mystérieux, et rejoint ainsi la signification initiatique du labyrinthe.

Une étude brève, mais remarquable, à acquérir sans faute.

Serge HUTIN

• François BROUSSE : **L'abeille de Misraïm**, roman fantastique. Un volume de 223 pages. La Licorne Ailée (8, rue Boileau, appartement 509 - 92140 Clamart). Prix : non indiqué.

L'action de ce livre, passionnant à souhait, nous fera vivre à partir de la découverte archéologique d'une mystérieuse tombe égyptienne (**Misraïm**, c'était — précisons-le — le nom que les Hébreux donnèrent à la terre des Pharaons), le fascinant mystère d'une malédiction magique dont les effets s'étaient joués des millénaires. Mais cette situation initiale se complique, se diversifie, se développe

[1] Voyez tout spécialement, la deuxième édition, très augmentée (Jean-Jacques Pauvert, 1981) des **Deux Logis Alchimiques** de Canseliet.

sans cesse davantage ; les frontières de lieu et de temps éclatent, les héros iront au devant d'un destin tissé par leurs **Karmas** respectifs, accumulés au fur et à mesure de leurs incarnations. Il s'agit certes bien (comme cela se trouve précisé sur la couverture de l'ouvrage) d'un roman fantastique — et qui ne décevra certes pas les amateurs du genre ; ils le dévoreront d'un bout à l'autre, depuis le tout premier épisode jusqu'à l'hallucinant dénouement, accompli en la chambre du Roi de la Grande Pyramide. François Brousse n'est pourtant pas qu'un écrivain de bonne lignée : c'est aussi — et, précisons-nous surtout — un ésotériste chevronné, admirablement au courant des facettes indissociables et multiformes de l'Eternelle Tradition cachée, celle des mystères. Ce livre contient donc son message spirituel authentique : celui de la mort et de la résurrection, perpétuelle leçon des mystères de l'Egypte ancienne — toujours vivants en fait pour ceux qui les **vivent**...

Serge HUTIN

• **Le Livre d'Or de la Voyance**, par Simone de TERVAGNE (chez Garancière, 11, rue Servandoni, 75006 Paris).

L'excellente biographe de Madame Fraya, que Papus connut, nous donne un nouvel exemple de son talent, en nous parlant aussi bien de Madame de Thèbes que de voyants bien vivants d'aujourd'hui.

Elle les a longuement étudiés, a testé leurs dons et ce n'est qu'à coup sûr qu'elle nous les cite dans son livre, sur lequel j'ai failli passer la nuit et faire une nuit blanche !

Tous ceux que les vrais phénomènes de voyance intéressent doivent lire ce livre, bien écrit et sincère.

Jacqueline ENCAUSSE

• **Science de la vie (Atma-Vignana)**, par Swami YOGESHWARANAND SARASWATI. Traduit et publié en français par Divya NIKETAN (32, allées Arago - 66500 Prades - France). Un volume de 245 pages.

Voici, premier de toute une série d'ouvrages appelés (espérons-le) à être intégralement traduits en français, l'un des plus beaux livres écrits par l'un des plus authentiques maîtres spirituels de l'Inde contemporaine.

Si l'on parle si volontiers en Occident de la métaphysique hindoue, du yoga, des méthodes destinées à permettre l'éveil progressif des **chakras** — ces fameux centres psychiques qui se répartissent depuis le plus inférieur (situé au bas de l'épine dorsale) jusqu'à celui commandant l'illumination libératoire totale, on souhaiterait volontiers — avouons-le — plus de précision, d'approfondissement. Mais voici justement le guide le plus précis, clair, progressif et complet que l'on souhaitait. L'auteur savait à la fois, être d'une clarté simple, lumineuse et pousser très loin ses analyses. On le suit sans risque d'erreur. Un excellent livre, qui devrait figurer parmi les ouvrages de base nécessaires pour une claire compréhension des spiritualités indiennes, même si l'on ne s'y engage pas. Ce livre, d'un éminent swami, donnera toute satisfaction à ses lecteurs, aussi bien sur le plan métaphysique que sur celui d'une réalisation spirituelle pratique, échelonnée sur trois ans.

L'ouvrage se termine — sage précaution — par un glossaire, court, mais complet, des termes sanskrits dont la connaissance s'avère indispensable. Mais il ne faudrait évidemment pas omettre les magnifiques planches symboliques en couleurs, tirées à part, qui donnent — avec une précision sans doute inégalée à ce jour — la vivante et minutieuse « géographie traditionnelle » des **chakras**.

Félicitons de tout cœur la traductrice, fidèle disciple du Maître

depuis de longues années, d'avoir rendu cette somme accessible au lecteur français.

Serge HUTIN

• « **Alchimie et Spagyrie** » : **Du Grand Œuvre à la Médecine de Paracelse**, par Patrick RIVIERE. Préface du Docteur A. Pajault. Un volume illustré de 280 pages. (« Spagy-Nature » - Boîte Postale N° 4, 82220 Molières) - 1986 - 100 F.

L'auteur de ce livre ne s'est pas penché sur l'alchimie de l'extérieur (ce qui n'eût été déjà pas mal, remarquerions-nous) mais en pratiquant, armé d'une longue patience. Depuis de nombreuses années, il « œuvre » avec ferveur au laboratoire et préside aux destinées de « SPAGY-NATURE », un groupe d'enseignement pratique des principes de la **Spagyrie** de Paracelse.

Qu'est donc celle-ci ? Le mot **spagyrie** vient des verbes grecs *spân* (« extraire », « séparer ») et *ageirein* (« rassembler »). Il s'agit de diviser puis de conjoindre — c'est en somme le **solve et coagula**, dissous et coagule, des philosophes hermétiques — les trois principes (symbolisés respectivement par le **soufre**, le **mercure** et le **sel** ; ne pas les confondre surtout avec les corps chimiques que désignent ces trois mots dans le vocabulaire courant) contenus indifféremment dans les trois règnes de la nature (minéral, végétal, animal).

Ce qui s'avère merveilleux, ne serait-ce justement pas cette renaissance en plein 20^e siècle de la spagyrie paracelsienne, avec les travaux d'Alexander von Bernus en Allemagne (voir la nouvelle édition française de son livre classique **Alchimie et Médecine**, chez Pierre Belfond), d'Albert Riedel aux Etats-Unis, d'Armand Barbault en France. (On n'est pas près d'avoir oublié son fameux **Or du Millième matin**, l'un des petits volumes à succès de la collection « L'Aventure Mystérieuse » chez J'ai Lu) ?... Les recherches exemplaires de notre ami Patrick Rivière sont dévoilées avec

précision dans cet excellent livre, abondamment illustré (aux dessins se mêlent des photographies prises au laboratoire). Et il ne s'agit nullement de fantaisies ou innovations individuelles : l'abondance même des citations empruntées aux écrits des « philosophes du feu » attestera pour tous les lecteurs de bonne foi l'insertion de ces travaux dans une ligne **traditionnelle** d'« artistes » qui s'efforcent d'œuvrer sous l'inspiration directe des secrets détenus par le grand Paracelse.

Dans la spagyrie, l'accent se trouve tout spécialement mis — bien plus que sur d'éventuelles transmutations métalliques (qui n'ont rien d'irréelle certes, bien que poursuivies avec des objectifs bien plus modestes que dans la perspective alchimique proprement dite, dont la spagyrie constitue pourtant une branche, un rameau majeur) — sur les applications médicales, ce domaine si précieux et capital comme l'atteste si bien la bonne préface du docteur Pajault, homéopathe éminent. Mais ne fut-ce pas de Paracelse (ce génial « médecin maudit », intrépidement lancé dans sa recherche de la **qintessence** et créateur de la thérapeutique **intro-chimique**) que devait inspirer Samuel Hahnemann, fondateur au siècle dernier de l'homéopathie ?

Souhaitons que nos lecteurs se procurent au plus vite le livre de Patrick Rivière : ils ne seront pas déçus.

Serge HUTIN

• Edouard SCHURÉ : **Les grandes Légendes de France**. (Caen, Editions de Neustrie, 1985. Un volume de 298 pages. 120 F).

Félicitons de tout cœur les Editions de Neurie d'avoir réédité un livre de Schuré (il n'avait pas écrit que **Les Grands Initiés**) devenu depuis longtemps introuvable. On y découvrira quatre études importantes à lire très attentivement : **Les légendes de l'Alsace - La**

Grande Chartreuse - Le Mont Saint-Michel et son histoire (à lire en parallèle avec l'excellent **Guide du Mont Saint-Michel** publié naguère chez Tchou) - **Les légendes de la Bretagne et le génie Celtique**.

Un indispensable instrument de travail pour l'historien, le folkloriste, le mythologue, l'ésotériste traditionnel.

Serge HUTIN

• **Le Secret des Prêtres du Razès ou le Mystère des deux « Rennes »**, par Yves LIERRE. Un volume de 152 pages - Editions de Neustrie (Caen) - 1986 - 79 F.

Depuis le livre retentissant de Gérard de Sède (l'un des plus gros tirages de la collection « L'Aventure Mystérieuse », aux Editions J'ai lu), on n'aura cessé — au fil des publications — d'analyser, de reprendre, de scruter en tous sens, cette prodigieuse énigme du fameux « trésor maudit » de Rennes-le-Château — source de l'incroyable et prodigieuse fortune de l'Abbé Bérenger Saunière. A propos de ce mystère s'entrecroisent, fantastiques secrets de l'Histoire (avec le fabuleux mais réel trésor des Wsisigoths) ceux du **Prieuré de Sion** (l'une des organisations énigmatiques maniant les secrets des dieux, manipulant d'incroyables coulisses du passé — et du présent), l'héritage fantastique des Cathares et du Temple... Le livre d'Yves Lierre, d'une lecture passionnante, va donner à réfléchir : il ne s'agit pas de fabulations mais d'hypothèses étayées sur des faits nouveaux et précis. Un dossier troublant, à scruter avec la plus grande attention.

Serge HUTIN

• **Les Tarots à votre portée**, par Marguerite BEVILACQUA (Editions Artefact - 12, rue de Nesles, 75006 Paris). Un beau volume, avec planches en couleurs, de 184 pages - 135 F).

On ne saurait reprocher à l'ouvrage de notre amie Marguerite Bevilacqua d'être un autre livre

encore venu après tant d'autres, consacré au Tarot — un sujet sur lequel la bibliographie française est déjà plus que copieuse. Il se base sur trois jeux : celui d'Oswald Wirth, celui d'Aleister Crowley et celui de la **Golden Dawn**.

Si le premier demeurait un de ceux les plus connus et maniés en France (1), ce n'était nullement le cas pour les deux autres. Même dans les pays de langue anglaise, on ne pourrait dire qu'ils avaient atteint la notoriété : on ne les connaît que depuis fort peu. Je parle d'un public dépassant un petit noyau intérieur de privilégiés.

Aleister Crowley, le célèbre « Mage » britannique — l'un des personnages les plus controversés encore de l'occulte contemporain (superbe initié traditionnel pour les uns ; infâme créature de Satan pour d'autres) — n'était sûrement pas un inconnu, nous répliquerait-on ! Pourtant, si cet homme défrayait la chronique depuis tant d'années, on ignorait pratiquement son Tarot, surtout avec ses splendides couleurs (n'était accessible qu'une reproduction en noir et blanc bien terne). Ces cartes furent exécutées d'après les minutieuses instructions de Crowley lui-même par Lady Fréda Harris (née Le Blotham), épouse d'un membre du Parlement britannique.

Il faut avouer que, loin d'être laid et plutôt répugnant, ce Tarot d'Aleister Crowley, à la fois alchimique, astrologique et initiatique, irait plutôt dans le sens d'obliger à rendre pleine justice à cet être tant calomnié. Ne conviendrait-il pas de réhabiliter son œuvre — et même la faire enfin connaître ? Nous avions nous-même tenter de montrer le vrai visage de l'homme et le sens véritable de son apostolat « magique » dans notre petit livre **Aleister Crowley, le plus grand des mages modernes** (Marabout, collection « Univers Secrets », 1973).

(1) **Le Tarot des Imagiers du Moyen Age de Wirth** a été réédité chez Tchou.

Aleister Crowley avait été haut dignitaire de cette célèbre société secrète : l'« Aube Dorée » (**Golden Dawn**) — à laquelle appartinrent bien des célébrités britanniques de l'époque victorienne, comme Bram Stoker (l'auteur fameux de **Dracula**) ou Florence Farr (célèbre actrice, l'amie de Bernard Shaw). Mais il s'en était séparé pour animer d'autres organisations initiatiques dont certaines seront fondées et dirigées par lui-même.

Le troisième Tarot, étudié par Marguerite Bevilacqua, est celui qu'avait dessiné le premier Grand Maître de la **Golden Dawn** : Samuel L. Mathers, dans les années 1880 mais qui demeura ensuite longtemps inconnu. Précisons qu'il existe sur ce personnage, bien moins connu que Crowley, un livre remarquable d'Ithell Colquhoun : **Swords of Fate**.

Marguerite Bevilacqua connaît certes admirablement le sens ésotérique du Tarot, la manière dont ses cartes fascinatrices dessinent les étapes successives du chemin de mort à résurrection à parcourir par l'initié. Mais elle n'a pas omis non plus de donner en langage fort clair et précis, les instructions pratiques nécessaires à leur maniement divinatoire. Le Tarot ne demeure-t-il pas mode privilégié de voyance ?

Un ouvrage remarquable, qui devrait figurer dans toute bibliothèque « occulte ».

Serge HUTIN

• **Tempête chymique** (Librairie « La Légende Dorée » 22, bld Etienne-Clémentel, 63200 Riom). Deux cahiers parus : octobre 1984 (170 pages - Prix : 125 F) ; Carême 1985 108 pages - Prix : 185 F).

Cette publication porte en sous-titre : **Face à l'Athanor aujourd'hui - une série limitée de cahiers d'alchimie**. C'est en indiquant clairement le fascinant contenu. Solazaref (Pierre d'Houches), ce fidèle disciple du grand et merveilleux Eugène Canseliet, veille sur l'**Assemblée des Philosophes**, qui groupe des alchimistes opératifs lancés à

leur tour sur le dur chemin d'une réalisation effective du Grand Œuvre dans la stricte ligne de la filiation Fulcanelli-Canseliet. Les études publiées dans ces cahiers sont l'œuvre des divers membres de l'équipe.

N'est-il pas merveilleux de constater que, loin d'être une « vieille superstition » en voie d'effacement, l'alchimie traditionnelle se révèle plus que jamais **vivante** ?

Serge HUTIN

• **L'œuf transparent**, de Jacques TESTART, préface de Michel Serres (Ed. Champs-Flammarion, Paris, 1986 - 216 pages, 32 F).

Un homme se penche sur son avenir (et sur le nôtre). Et cet homme est un savant que les circonstances ont conduit à « jouer » avec les embryons comme d'autres jouent avec des atomes, des électrons et autres particules. Cet homme n'est pas n'importe qui. Il est le père d'Amandine, le premier bébé-éprouvette français. Cet homme qui n'est pas n'importe qui ne veut pas faire n'importe quoi. Et c'est justement ce qu'il explique dans ce livre. Cet homme, fort de sa science, artisan d'une des plus prestigieuses réussites biologiques, ultime espoir des couples stériles, est effrayé par la spirale qui voudrait le happer et qui, craint-il et craignons-nous avec lui, risque de déboucher tôt ou tard sur une forme d'eugénisme. Les manipulations génétiques ne constituent-elles pas en leur finalité une menace pour la dignité humaine, c'est-à-dire pour la plus haute expression de la liberté ? Soigner n'est pas jouer ! Et si l'évolution de la qualité de la viande bovine passe peut-être par la maîtrise des gènes de ces braves bêtes à moins qu'il ne s'agisse plutôt d'une sordide question de rentabilité, l'évolution de l'humanité ne peut s'inscrire que dans un contexte culturel. Il serait quand même dommage que dans les temps futurs, on qualifie notre siècle de « siècle d'Hitler ».

Y.-F.B.

• **La divination par les runes**, de Joan SIGEL (Ed. Artefact, 1986 - 186 pages, 80 F).

Les runes sont les caractères idéographiques des alphabets germanique et scandinave anciens. La runomancie est bien sûr l'art de tirer des enseignements à but divinatoire de ces caractères qui ont, chacun, une signification traditionnelle. L'étude des runes et de leurs applications n'est pas sans intérêt. Cet ouvrage se doit de figurer dans toute bibliothèque où les arts divinatoires trouvent leur place.

Y.-F.B.

• **De la Gnose au Manichéisme**, de Jacques MENARD (Ed. Cariscript, Paris, 1986 - 106 pages, 89 F).

Dans la collection dirigée par notre ami Robert Amadou, Jacques Ménard vient de publier une étude comparée de la Gnose et du Manichéisme. Bien que ces deux systèmes philosophiques soient généralement distincts dans l'esprit du public, ils présentent de nombreux points de convergence — tout ce qui monte converge, n'est-ce pas ? Nous avons tout lieu de croire que cet ouvrage fort documenté deviendra rapidement indispensable à tous les « chercheurs » qui sont animés du désir de remonter aux sources de notre Tradition et de retrouver derrière les multiples manifestations de l'Esprit le Souffle Unique qui l'anime.

Y.-F.B.

• **L'âme des animaux**, par Jean PRIEUR (chez Robert Laffont, 6, rue St-Sulpice, 75006 Paris).

L'auteur, qui est le grand spécialiste de la survie dans l'au-delà et qui base ses études sur des cas irréfutables, d'une sincérité totale, a été tenté de nous parler de l'ÂME DES ANIMAUX.

Réalité limitée, mais réalité tout de même : nos petits compagnons ont une âme sensible, voisine de la nôtre, mais qui ne les rend pas « responsables » comme nous le sommes.

Ils ont sur nous la supériorité de « voir » dans un autre monde, sur un autre plan.

J'ai, pour ma part, un jeune chat de deux ans et demi que j'aime beaucoup et je pense que la réciprocité est vraie...

Parfois, il s'arrête brusquement de gambader et fixe un point... mais ne manifeste aucune peur... Je suis persuadée qu'il voit Philippe Encausse qui aimait les animaux. Etre que je regrette, mais ne vois pas...

Beaucoup d'exemples récents dans ce livre passionnant.

J. ENCAUSSE

* *

C'est avec plaisir que nous signalons à nos lecteurs la réédition chez Demeter d'un ouvrage de PAPUS, ouvrage certes petit par la taille mais immense par le contenu, intitulé : **Ce que doit savoir un Maître Maçon** (Ed. Demeter, 51, rue La Condamine, 75017 Paris). Comme toutes les rééditions de cette maison et dont nous avons précédemment fait état, ce « dernier-né » est en vente à la Librairie du Graal dont l'adresse figure page 191.

Y.-F.B.

Dans la rubrique des « Livres » du précédent numéro (page 140), j'avais signalé la parution d'un ouvrage de François Collavéri : **Napoléon, empereur Franc-Maçon et avait promis pour le présent numéro un commentaire sur le sujet. Malheureusement, l'abondance des matières et les impératifs de la mise en page m'obligent encore à reporter le court article que j'ai commis. Qu'on veuille bien me le pardonner. En attendant, je rappelle que le livre de Collavéri a été édité par Taillandier (bibliothèque napoléonienne), qu'il comprend 216 pages et est vendu au prix public de 105 francs.**

Y.-F.B.

Anne-Catherine EMMERICH

(8-09-1774 - 9-02-1824)

L'impulsion donnée au Martinisme par le docteur Philippe Encausse et poursuivie par son successeur Emilio Lorenzo, est axée principalement sur l'étude des évangiles, de la vie de N.S. Jésus-Christ et de l'Amour avec un grand A, qui s'en dégage.

La lecture des 4 Evangiles est parfois un peu aride, trop succincte, réduite à l'essentiel par la transmission uniquement orale des premiers siècles, parfois également des remaniements plus ou moins heureux des traducteurs, dont l'interprétation était souvent inspirée et édulcorée par l'Eglise. C'est d'ailleurs un des grands reproches que nous, chrétiens, nous pouvons lui faire.

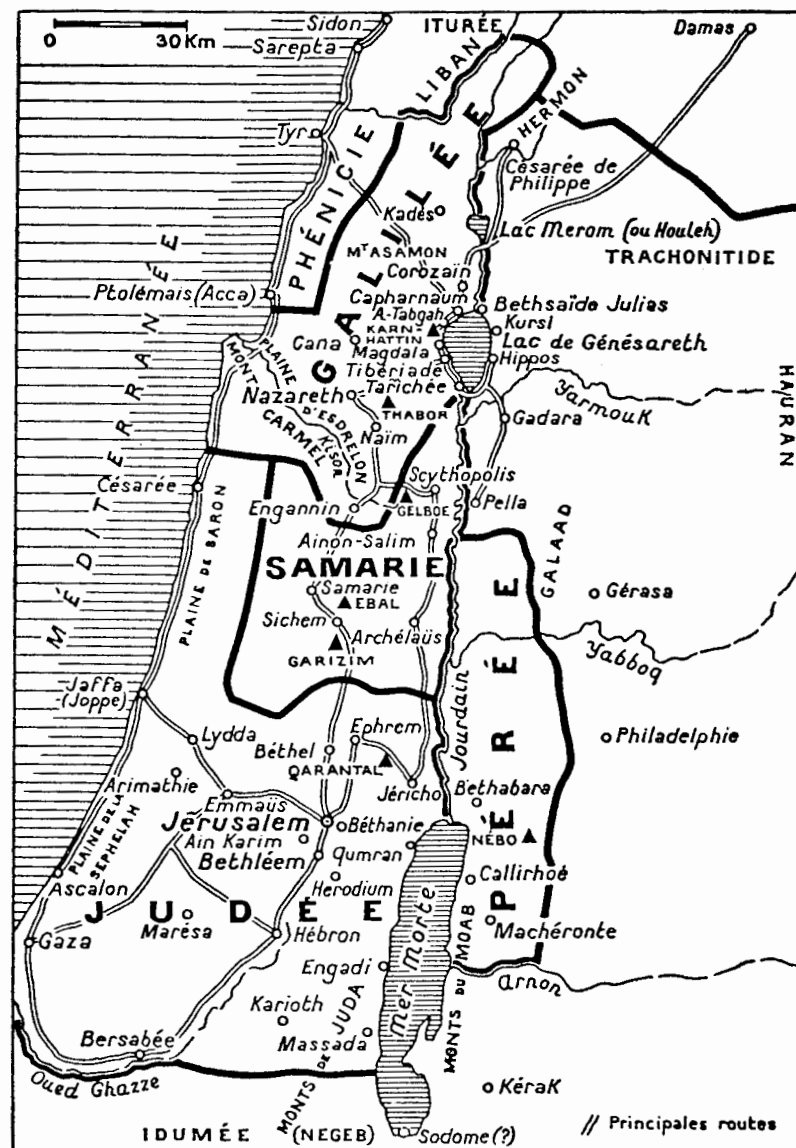
Les « Visions d'Anne-Catherine Emmerich », éditées en trois volumes par P. Tequi, Paris VI^e, entre autres, nous restituent « la vie » à la fois des Galiléens, Samaritains, Judéens et de N.S. Jésus-Christ, de ses ancêtres, de sa douce mère, du bon Joseph, dans leur vérité humaine et spirituelle. Ces visions se déroulent comme un film et résonnent de vérité dans notre âme, nous rendant plus proche cette extraordinaire période et nous aident à concevoir, comprendre le Message.

Anne-Catherine Emmerich naquit le 8 septembre 1774, en Allemagne, dans une petite ville de Westphalie. Sa famille, cultivateurs extrêmement pauvres, croyants, ni mirent aucun obstacle au déroulement de ses visions qui se manifestèrent à l'âge de 4 ou 5 ans, ni à sa vocation religieuse précoce contrariée uniquement par sa pauvreté, les couvents, et ce n'est pas à leur honneur, exigeant une certaine fortune pour accueillir les novices.

Plus tard, beaucoup plus tard, elle fut « gratifiée » des stigmates du Seigneur, un jour où elle « vivait » Sa Passion avec une intensité particulière.

Je recommande cette lecture ou re-lecture et je joins une carte où l'on peut retrouver la plupart des villes et villages parcourus par Jésus-Christ, toujours à pieds, accompagné de ses disciples, jusqu'à son supplice atroce qui nous sauva.

J. ENCAUSSE



LA PALESTINE AU TEMPS DE JÉSUS.

ORDRE MARTINISTE

Entre nous...

Aujourd'hui, je voudrais vous présenter et recommander un ouvrage qui éclaire de nombreux points à l'étudiant en ésotérisme et lui ouvre de nouveaux horizons :

Accès de l'ésotérisme occidental, par Antoine FAIVRE (Ed. Gallimard - 406 pages - 150,00 F).

C'est un vaste tour d'horizon, fait sans concessions à la facilité, avec une rigueur tout universitaire du fait que A. Faivre est professeur à l'Université de Rouen, titulaire d'une chaire à l'École pratique des Hautes Etudes, V^e section, Sorbonne, et professeur associé à l'Université de Berkeley. Ce recueil débute par une introduction définissant des termes employés dans l'ésotérisme utilisés le long du livre. Il redéfinit la notion et le sens des écoles, systèmes ou courants ayant marqué l'ésotérisme occidental. Il traite le problème de la Tradition. Selon lui, on distingue trois voies : la voie « sévère », la voie « historique » et la voie « humaniste » ou « alchimique ». Cette troisième voie serait celle d'Hermès, grâce à qui l'on apprend à voir le mystère et le Mythe dans nos vies jusque dans notre existence la plus profane et à les placer dans les champs de notre savoir.

Dans le premier chapitre : « Sources antiques et médiévales des courants ésotériques modernes », l'auteur évoque le Néo-pythagorisme des deux premiers siècles, le stoïcisme, l'Hermétisme alexandrin, le gnosticisme et le néo-platonisme, pour en arriver aux débuts de l'ésotérisme chrétien et aux aspects ésotériques puis, dans la pensée du Haut Moyen-Age, Saint Augustin, le Pseudo-Denys, pour aboutir à Jean Scot Erigène.

L'auteur parvient ensuite à la présence d'un Hermétisme plus ou moins christianisé et à l'influence arabe, qui a le mérite historique immense de nous avoir transmis la pensée grecque, le néo-platonisme et l'hermétisme au XII^e siècle. Les spiritualités nouvelles, Cathares, Frères du Libre-Esprit, saint François, les Dominicains et les Grandes Sommes, Grand Œuvre et Maçonnerie. Traversant le XVI^e s. l'averroïsme et l'avicennisme, voici Maître Eckart, Raymond Lulle, Nicolas Flamel... Il considère la Divine Comédie, dernière grande Somme du Moyen Age, et les quatre sens de son écriture. Il passe en revue l'Académie florentine, Nicolas de Cues, pour en arriver aux romans initiatiques, les arts plastiques, les enluminures et l'aboutissement à l'Ordre de la Toison d'Or. L'auteur nous a conduit à travers l'histoire. Il nous rappelle : « Une œuvre n'est véritablement "en acte" que dans la mesure où elle laisse parler en nous, pour nous, la Tradition ; où elle nous éveille en rappelant à nous les présences impérissables et nous sollicite de devenir nous-mêmes des éveilleurs ». Ce premier chapitre, qui occupe bien un tiers du

livre, porte sur la linéarité historique de ce qui constitue le fonds de la Tradition ésotérique grecque, latine, jusqu'à la floraison de la chrétienté pendant la Renaissance, plus spécialement dans la bouillonnante Italie.

Tout comme dans l'immense fleuve où discourt la pensée spiritualiste et où confluent des courants avoisinants qui, se combinant ou pas au courant principal, favorisent toujours l'évolution de l'homme, A. Faivre quitte maintenant le temps historique pour retracer les grands courants de la pensée gnostique et théosophique, dans le sens donné à ce mot en Europe au XVIII^e siècle. Les chapitres suivants approfondiront, ça et là, des portraits de « philosophes de la nature », d'alchimistes ou de penseurs de l'envergure de Raymond Abellio — récemment décédé — ou de celle d'Edgar Morin, qui ne dédaigne pas, dans une simplicité toute à son honneur, de philosopher sur le petit écran, en direct et avec humour.

Etant donné la richesse des pages qui suivent, plutôt que d'apporter un jugement ou un commentaire, je préfère dorénavant en extraire quelques idées force. Or, voici maintenant un important chapitre : « Foi et savoir chez Franz von Baader et dans la Gnose moderne ». Foi « en quoi » ? En Christ ressuscité, selon des textes révélés. Sur quoi porte ce savoir ? Sur les rapports entre cet événement (l'Incarnation, la Résurrection) et ma personne. Mais aussi entre lui et le monde et, par voie de conséquence, sur le caractère désormais très particulier des rapports entre moi et le monde. On a d'abord la Foi, ensuite on lit les textes. Si cela n'est pas toujours vrai, l'inverse est peut-être fréquent. « Savoir », dit Ettinger, c'est « voir (comprendre, pénétrer) une chose selon toutes ses parties ». Ainsi, dira Novalis, la superstition consiste à prendre une partie pour le Tout — voire pour Dieu lui-même —. Pour Baader, toute recherche commence par la Foi — contrairement, remarque-t-il, à Descartes et à « tous nos philosophes » qui commencent par le doute ou l'incrédulité car la Foi éveille la recherche, la porte, la guide et l'assiste. Le doute cartésien est donc bien loin de l'attitude de Paracelse, pour qui la croyance est l'acte par lequel le sujet qui écrit s'ouvre pour recevoir... (d'où l'importance d'être connu et su).

En France, c'est d'abord à Saint-Martin que pense Baader à propos de ceux qui ont tenté de dénouer le divorce de la connaissance et de la Foi. Il est cité « Des erreurs et de la vérité » : « ... l'homme ne doit exclure ni l'un ni l'autre de ces deux moyens car autant la réflexion sans le sentiment le rendrait froid et immobile, autant le sentiment sans la réflexion serait sujet à l'égarer ». D'ailleurs, note Baader, Saint-Martin a dit que « ... dans le vrai ordre des choses, la connaissance et la jouissance de l'objet doivent coïncider ». Baader parle d'une croyance et d'une connaissance « radicales », « données » à la créature avant la chute, mais qui « restent » malgré l'état de péché ; encore faut-il que cette croyance et cette connaissance... se développent grâce à notre initiative.

La destruction de l'androgynie originelle au moment du drame anthropocosmique a séparé du même coup notre puissance affective de notre puissance cognitive. Dans la gnose contemporaine, il cite Raymond Abellio en tant qu'exemple de la connaissance à la recherche d'une Foi ; au fond, ces gnostiques modernes finissent par découvrir que l'Univers a un sens et que l'homme et lui ont partie liée. Une façon de réconcilier aujourd'hui croyance et savoir se ferait par un retour aux symboles et aux Mythes.

Dans le chapitre « Eglise intérieure et Jérusalem Céleste », Baader laisse entendre que le Grand Œuvre consiste à faire coïncider parfaitement le travail de Dieu et le nôtre en un double mouvement de bas en haut et de haut en bas. L'homme et Dieu se rejoignent grâce au Christ. Le centre de la croix, arbre enfoncé dans notre sol : voilà le lieu de l'Eglise intérieure sur lequel la Cité Sainte peut s'édifier.

Autre chapitre : « Le Temple de Salomon dans la théosophie maçonnique du XVIII^e siècle ». Et encore : « Les "Noces chymiques de Christian Rosenkreutz comme pèlerinage de l'Âme". Dans « Miles redivivus, aspects de l'Imaginaire chevaleresque au XVII^e siècle », il y est question d'Alchimie, Franc-Maçonnerie et littérature ».

L'ouvrage comporte un chapitre très intéressant : « Amour et Androgynie chez Franz von Baader » où l'auteur traite cette Androgynie aux plans divin et naturel. L'Adam primitif et l'Androgyne manqué ; avant la chute, les chutes de l'homme, conséquence des chutes Adamiques. Situations de l'amour humain : vie du couple et philosophies. La naissance de l'enfant alchimique parce que l'on passe du don de Dieu au don de soi. On ne comprend l'amour qu'en aimant, et la vie qu'en vivant. De même qu'on peut dire : « Fais, fais l'expérience et tu sauras », de même il faut dire « Fais, et tu aimeras », d'autant que le « service d'amour » rendu à une autre personne nous fait recevoir à la fois l'amour qu'elle nous donne et celui que nous lui portons, comme on voit avec l'amour maternel. L'épreuve est nécessaire dans le processus d'élaboration de l'enfant alchimique. Bien que le mot « initiation » ou « initiatique » ne semble pas avoir été employé ici, c'est pourtant bien de cela qu'il s'agit.

La réconciliation ne fait pas tomber l'homme dans son état d'innocence originel mais l'élève aussitôt au second stade de l'amour, amour de l'homme et de la nature. Une nuance d'importance est ici fortement marquée par Baader. Il ne faudrait pas croire que la chute de l'homme et son infidélité par rapport à Dieu étaient nécessaires. Même sans la chute l'homme aurait dû traverser l'épreuve de la tentation fortifiante mais cette chute n'était point inévitabile. Pas plus que ne le sont le doute ou l'erreur. Connaissance et Réintégration : amour et connaissance ; le Soi, le couple, la Nature ; Dieu, le Christ et Sophia. L'auteur nous facilite l'accès à des thèmes fondamentaux dans la théosophie.

Pour le dernier chapitre, Antoine Faivre a choisi le thème : « Les métamorphoses d'Hermès, cosmologies néo-agnostiques et gnose traditionnelle ». Où en est-elle, la science d'aujourd'hui, par rapport à Dieu, l'homme et la Nature ? Un regard est donné sur la physique et la métaphysique : les gnostiques de Princeton, Teilhard de Chardin, Charron, Fritjof Capra, l'influence de l'Orient, Heisenberg, Edgar Morin, Raymond Abellio. Une comparaison est faite entre la néo-gnose et la gnose traditionnelle. L'auteur définit ici clairement sa position et s'engage, comme il en a l'habitude.

En fin d'ouvrage, nous trouvons une remarquable « Orientation bibliographique », par genres et par époques, portant sur livres et revues français, anglosaxons et germaniques. Il s'agit là d'une aide précieuse à tout amoureux d'ésotérisme sérieux, intéressé par ses racines, qui chercherait à se repérer dans ce royaume où l'art et la science, au nom de la divine conjonction et non point d'un mélange permissif, sont si intimement mêlés.

COMPTE RENDU DES « JOURNEES PAPUS » 1986

Les 25 et 26 octobre 1986, ont eu lieu à Paris les « Journées Papus ». Ces journées si attendues ont remporté un vif succès. Nous avons rendu hommage au Dr. Gérard Encausse « Papus » et à son fils, notre bien-aimé Dr. Philippe Encausse. Comme chaque année, une réunion réservée aux seuls membres de notre Ordre Vénérable a eu lieu le samedi après-midi, précédée par une réunion de présidents de Groupe.

Au cours de la réunion générale, les représentants des Groupes et Cercles ont pris la parole pour nous donner de leurs nouvelles. Le Souverain délégué national de l'Ordre Martiniste en Espagne et une fraternelle représentation de l'Ordre Martiniste de Belgique nous ont accompagnés dans nos travaux. Par la suite, notre frère R.C. nous a entretenus sur la doctrine martiniste jusqu'à Papus. La réunion s'est terminée par une chaîne de prière dédiée aux êtres se trouvant dans la souffrance.

Le lendemain nous nous sommes retrouvés au cimetière du Père Lachaise autour de la tombe de Papus pour célébrer le 70^e anniversaire de sa désincarnation. Nous lui avons rendu hommage, ainsi qu'à son fils Philippe. Ici encore, son épouse et son fils Michel, ainsi que des représentants des Loges « Papus » et « Gérard Encausse » de la Grande Loge de France, et de l'Ordre Martiniste, fruit du patient effort du père et du fils, étaient présents. La magnifique journée ensoleillée a contribué à l'éclat de cette manifestation.

Après d'émouvantes paroles prononcées par Jacqueline Encausse, certains admirateurs de Papus qui nous ont quittés cette année ont été cités : Claude Bruchon, qui avait pris la parole l'année dernière pour rendre l'hommage à Papus, Richard Margairaz, Odette Sorel et Marcelle Impérial qui avait connu Papus et était toujours présente. Tous, Francs-Maçons, Martinistes, chercheurs de vérité, ont rejoint l'Orient Eternel. Nous les avons joints à notre hommage.

Comme chaque année un fidèle disciple de Papus a pris la parole pour évoquer le Maître. Voici un extrait des paroles de notre sœur Huguette Morélie :

« ... La première des voix qui rappelaient tous les motifs de respect, de gratitude et d'amour que nous avons à l'égard de Papus était celle de notre bien-aimé Philippe Encausse, son fils, le lien le plus direct qui nous rattachait à la tradition martiniste. Celui que chacun de nous a connu, aimé pour sa bonté, pour son humilité et sa gentillesse, si empreinte de simplicité, alliée à une vive intelligence.

Papus a su nous faire partager cette conviction qui nous a engagés sur le Sentier : « l'Humanité sortira triomphante de sa voie douloureuse et les Sages répandront en silence la richesse la plus enviable de toutes, la seule qui survit à toutes les défaillances : la Paix du Cœur » (ainsi s'exprimait-il dans la préface de son ouvrage « La Magie et l'Hypnose »). Recueillons-nous, pour nourrir notre action et notre espérance en cette époque de crise profonde de notre humanité en détresse.

L'homme est comparable à la « Maison Dieu ». Si le haut de la tour est décapité par un éclair solaire c'est que cette orgueilleuse construction de savoir et de progrès matériel, surmontée d'une couronne édifiée par les humains au cours des âges, doit précisément

être décapitée, ouverte, offerte pour laisser descendre l'influx divin régénérateur... »

La cérémonie s'est terminée par une émouvante chaîne dirigée par le frère Robert Amadou.

A 13 h a eu lieu le bien connu « Banquet Papus » qui a réuni dans une véritable fraternité des disciples et amis du Dr. Gérard Encausse « Papus » et de son fils, le Dr. Philippe Encausse, ancien Président d'Honneur de l'Ordre Martiniste. Le cadre de ces « agapes fraternelles » a été nouveau cette année, ce qui a contribué encore plus à son succès. A la fin du repas les lots de la traditionnelle « tombola » ont été distribués pendant que plusieurs auteurs, fidèles à nos idéaux et à ces journées, dédicacciaient leurs ouvrages. Je n'oublie pas non plus ces fidèles amis de notre Philippe, serrés autour de Jacqueline Encausse, l'entourant avec affection. Merci à tous de leur présence et de leur soutien. Comme il est déjà de tradition nous avons clôturé le « banquet » et ces magnifiques « Journées Papus » par une « chaîne d'union » pendant laquelle nous avons tous chanté le chant des adieux... « Ce n'est qu'un au revoir, mes frères... »

A l'année prochaine, mes amis !

Emilio LORENZO
Président de l'Ordre

Du legs Philippe Encausse à la Bibliothèque municipale de Lyon, notre excellent frère, mon ami Robert Amadou, qui en est l'exécuteur testamentaire (voir l'Initiation, 1986, n° 2 et 3), m'a proposé de préparer pour l'édition plusieurs manuscrits importants. La tâche est lourde, elle m'honore et m'enchanté, et en souvenir de Philippe et avec l'aide de Dieu, je m'efforcerai à bien faire.

L'excellent **Cours de haute magie**, du Dr Rozier, sera d'abord publié par chapitres, avant que ne paraisse l'ouvrage en un volume, introduit et commenté comme il sied. Les rituels du rite swedenborgien, minutieusement copiés par Téder, seront publiés dans leur intégralité, et à cette occasion d'autres documents sur ce rite, conservés dans le fonds Papus de la B.M.L. (voir l'Initiation, 1967, n° 2 et 3), seront mis à profit dans une étude introductive à l'ouvrage. Enfin, tâche particulièrement lourde, le gros recueil de Papus sur Monsieur Philippe, déjà largement utilisé par Philippe Encausse, dans **Le Maître Philippe, de Lyon** (Ed. traditionnelles), sera utilisé pour le mieux, et seront ajoutées des lettres du bon Jean Chapas, échues à Philippe Encausse en 1980. Les éditions CARISCRIPTE seront particulièrement associées à ces publications.

Une fois encore, notre cher Philippe Encausse aura permis que soit transmis l'héritage des anciens, pour notre instruction à tous. Puissions-nous continuer d'apprendre en sa compagnie, et aimons-le, dans la communion fraternelle.

Serge CAILLET

Nous rappelons que le dépositaire officiel de notre revue est :
EDITIONS TRADITIONNELLES, 11, quai Saint-Michel, 75005 PARIS
Tél. 43 54 03 32

Par ailleurs, il nous est agréable d'indiquer ci-dessous les noms et adresses de libraires auprès desquels il sera désormais possible de souscrire un abonnement.

<p>PARIS Librairie du GRAAL 15, rue J.-J. Rousseau 75001 PARIS Tél. 42 36 07 60</p>	<p>TOULOUSE L'INCUNABLE 16, rue Nazareth 31000 TOULOUSE Tél. 61 52 78 39</p>
<p>LA TABLE D'EMERAUDE 21, rue de la Huchette 75005 PARIS Tél. 43 54 90 96</p>	<p>CLERMONT-FERRAND Jean ROME 7, rue des Gras 63000 CLERMONT-FERRAND Tél. 73 91 62 55</p>
<p>PAU LIBRAIRIE-PAPETERIE DES HALLES 1, rue de la République 64000 PAU Tél. 59 27 26 21</p>	<p>LIBRAIRIE RECTO-VERSEAU 10, rue du Port 63000 CLERMONT-FERRAND Tél. 73 90 84 65</p>

Toutes ces librairies proposent un grand choix d'ouvrages ésotériques anciens et nouveaux.

Numéros épuisés : 1953 (N° 2). — 1955 (N° 1). — 1956 (N° 1-3-4). — 1957 (N° 1-2-3-4). — 1958 (N° 1-3-4). — 1959 (N° 1-2-3-4). — 1960 (N° 4). — 1961 (N° 1). — 1962 (N° 1-2). — 1965 (N° 1). — 1967 (N° 2). — 1968 (N° 1-2). — 1970 (N° 1-3). — 1971 (N° 1). — 1972 (N° 1). — 1973 (N° 1-2). — 1974 (N° 1). — 1975 (N° 1). — 1980 (N° 1-2). — 1981 (N° 2).

Nombre de numéros de la nouvelle série : 1953 (6). — 1954 (4). — 1955 (4). — 1956 (3). — 1957 (2). — 1958 (2). — 1959 (2). — 1960 (4). — 1961 (4). — 1962 (4). — 1963 (4). — 1964 (4). — 1965 (4). — 1966 (4). — 1967 (3). — 1968 (4). — 1969 (4). — 1970 (4). — 1971 (4). — 1972 (4). — 1973 (4). — 1974 (4). — 1975 (4). — 1976 (4). — 1977 (4). — 1978 (4). — 1979 (4). — 1980 (4). — 1981 (4). — 1982 (4). — 1983 (4). — 1984 (4). — 1985 (4) soit 126 numéros.

Le Ministère de l'Homme-Esprit, l'un des plus célèbres et des plus rares ouvrages de Louis-Claude de SAINT-MARTIN, a été reproduit intégralement dans les numéros suivants de l'INITIATION : 1954 (2-3-4). — 1955 (1-4). — 1956 (2-3-4). — 1957 (1). — 1960 (4). — 1961 (2-4). — 1962 (4). — 1964 (3). — 1965 (3-4). — 1966 (1-2-3).

* * *

● Tarot : Les « Arcanes majeurs » (22 Lames) ont été étudiés par Suzy VANDEVEN (Reime) dans les numéros suivants : 1969 (1-2-3-4). — 1970 (1-2-3-4). — 1971 (1-2-3-4). — 1972 (1-2-4) — 1973 (2)

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 25 F.

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION
ESOTERIQUE TRADITIONNELLE
ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (D^r Gérard ENCAUSSE)

Réveillée en 1953 par le Docteur Philippe ENCAUSSE

Directeur : Michel LEGER

Rédacteur en Chef : Yves-Fred BOISSET

(Nouvelle série — 1953)

BULLETIN D'ABONNEMENT 1987

à recopier ou photocopier et à envoyer rempli et signé à
Revue L'INITIATION

9, rue du Cardinal-Lemoine - 75005 PARIS

Compte Chèques Postaux : PARIS 8 288-40 U

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de un an (Janvier à Décembre),
à dater du premier numéro de l'année en cours, à

L'Initiation

Je vous remets en espèces ;
mandat ; chèque la somme de
(bancaire
ou postal)
(Rayer les mentions inutiles)

		1987
Sous pli ouvert	France	110 F
	Etranger	supprimé
Sous pli fermé	France	130 F
	Etranger ⁽¹⁾	170 F

Abonnement de soutien 200 F

Au choix pli ouvert — pli fermé (rayer la mention inutile)

Nom Prénom

Adresse

Le 19.....

Signature,

(1) Règlement à effectuer en francs français, payables dans une succursale de banque française

(*) La revue est trimestrielle, soit 4 numéros par an.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 25 F.

SOMMAIRES DES 4 DERNIERS NUMÉROS

OCTOBRE - NOVEMBRE - DECEMBRE 1985

Editorial, par MARCUS. — Les Fêtes Liturgiques Chrétiennes, par Annie BENAMOU. — Un Paradis Spirituel, par Henry BAC. — Anthologie de J.B. Willermoz, présentée par R. AMADOU. — Christianisme et Franc-Maçonnerie, par un M.E.S.A. — Le Maître Philippe, par Robert DEPARIS. — Michelet, par Philippe ENCAUSSE (sa première conférence). — A propos du dernier Ambelain, par Y.F. BOISSET. — Les livres. — Entre nous..., par E. LORENZO. — Sommaire et abonnement. — Note de la Rédaction. — Vœux pour 1986 : E. LORENZO, M. LEGER, Y.F. BOISSET.

JANVIER - FEVRIER - MARS 1986

Editorial de MARCUS. — L'illumination par l'Icone, par Henry BAC. — Note de la Rédaction. — Notice bio-bibliographique, par SEDIR. — Présentation d'un article de PAPUS, par R. AMADOU. — Fabre d'Olivet et Saint-Yves d'Alveydre, par PAPUS. — « Les Vers Dorés de Pythagore », par FABRE D'OLIVET. — Les livres. — Entre nous..., par Emilio LORENZO. — Paroles de Monsieur PHILIPPE de Lyon. — L'enfant et la colombe, poème de J.L. BRU.

AVRIL - MAI - JUIN 1986

Informations. — Le legs de Philippe ENCAUSSE à la Bibliothèque Municipale de Lyon. — Centenaire d'un roi méconnu, par Henry BAC. — Théodoxie Universelle, texte inédit de FABRE D'OLIVET. — Le Sanctuaire de FABRE D'OLIVET, par Robert AMADOU. — De la Langue Hébraïque Restituée à l'Esotérisme de la Genèse, par Robert AMADOU (première partie). — Les livres. — Entre nous..., par Emilio LORENZO. — Si tu as deux soleils..., poème de S. DEUZI.

JUILLET - AOUT - SEPTEMBRE 1986

Editorial, par MARCUS. — Le legs de Philippe ENCAUSSE à la Bibliothèque Municipale de Lyon. — Le Cygne des Initiés, par Henry BAC. — Blaise Pascal : Illumination et Grâce, par Serge HUTIN. — Portraits d'Edouard Chauvet et de l'Abbé Eugène Bertaud (archives R. AMADOU). — De la Langue Hébraïque Restituée à l'Esotérisme de la Genèse, par Robert AMADOU (suite). — Notes sur la Musique, par Y.F. BOISSET. — La Musique d'après Fabre d'Olivet, par A. ERNY. — Les livres. — Entre nous..., par Emilio LORENZO.